

CLÉLIE,
HISTOIRE ROMAINE
Tome 6 - Lindamire

MADELEINE DE SCUDÉRY



Éditions l'Escalier

Clélie,
histoire romaine

Un roman précieux
par Madeleine de Scudéry

1660

Tome sixième sur dix
Texte intégral

Lindamire



L'ensemble des dix tomes de Clélie, histoire romaine, a été publié entre 1654 et 1660, signé par le frère de Madeleine de Scudéry. Celui-ci ne semble avoir participé à l'élaboration de cette œuvre qu'en tant que conseiller (pour les scènes de guerre, notamment), mais il était à l'époque préférable d'être édité sous un nom masculin.

Cette présente édition de 2022 rassemble le texte intégral de ce roman précieux publié en plein âge baroque. Seuls certains termes ont été actualisés (après-dîner pour après-dînée, par exemple) ; et certains aspects de la structure du texte modernisés (comme la présentation des dialogues avec usage de tirets).

Pour le reste (comme pour le féminin de «amour»), rien n'a été changé.

TROISIÈME PARTIE LIVRE SECOND

Pendant que les aventures d'Herminius et de Valerie occupaient la mémoire de tant d'agréables personnes et que Clélie, en les comparant aux siennes, portait envie au bonheur de Valerie qui semblait alors avoir droit d'espérer d'être bien plus aisément heureuse qu'elle et qui avait toujours la consolation de voir celui dont elle était aimée lui donner mille nouvelles marques d'amour, Titus et Tiberius pensaient à la résolution qu'ils devaient prendre. Après y avoir bien pensé, l'honneur et la nature l'emportant sur l'amour, ils furent le soir au lieu de l'assignation qu'Aquilius leur avait donnée, avec un dessein formé de n'être point de la conjuration. D'autre part, Aquilius et ses amis avaient agi si heureusement pour Tarquin, qu'ils avaient attiré dans son parti une partie des jeunes gens de qualité. Si bien qu'ils furent le plus tôt qu'ils purent au lieu où ils étaient attendus.

Ils y trouvèrent déjà ces envoyés de Tarquin, à qui ils rendirent compte de ce qu'ils avaient fait, ajoutant que s'ils pouvaient gagner les fils de Brutus qui avaient beaucoup d'amis, ils seraient en pouvoir d'exécuter quelque chose de grand. Ils avertirent même ces envoyés que le principal était d'engager Tiberius, parce que Titus déferait fort à ses sentiments. Ces envoyés, de leur côté, leur dirent qu'ils étaient assurés de quelques-uns des principaux du sénat quoique la chose ne fût pas, afin de leur donner plus d'espérance et plus de cœur pour entreprendre témérement tout ce qu'ils voudraient, car en l'état où étaient alors les affaires de Tarquin, il n'avait rien à ménager. Comme ils en étaient donc là et que ces jeunes gens pensaient déjà aux moyens qu'il faudrait trouver pour faire entrer de nuit les troupes de Tarquin, Titus et Tiberius arrivèrent. Mais comme ils n'avaient pas dessein de s'engager dans la conjuration, qu'ils n'allaient en ce lieu-là que de peur qu'Ocrisie et Teraminte ne s'offensassent s'ils ne faisaient rien du tout, et que l'intérêt de leur amour leur donnait de la douleur, ils parurent d'abord assez froids.

La Lune était claire et l'on voyait distinctement l'air du visage de ceux qui étaient dans une grande allée, qu'une haute palissade dérobaît à la vue de ceux qui eussent pu regarder par les fenêtres de la maison des Fecaliens qui était de l'autre côté du jardin. Dès qu'ils parurent, ces envoyés de Tarquin furent au-devant d'eux, et Aquilius suivi de dix ou douze de leurs amis communs fut les embrasser et leur demander s'ils ne voulaient pas avoir part à la gloire qu'ils espéraient, leur disant en tumulte les uns après les autres et quelquefois tous ensemble, qu'ils leur répondaient de la vie et de la fortune de Brutus, ajoutant que dans les guerres civiles, la politique voulait même que les familles se partageassent, afin que de quelque côté que fut la victoire, on fut en état d'y avoir part. À toutes ces choses et à plusieurs autres, Titus et Tiberius répondirent que l'intérêt de Brutus et l'impossibilité du dessein qu'on leur proposait étaient deux obstacles invincibles, disant ensuite toutes les raisons qu'ils pensaient leur pouvoir servir d'excuse, pour ne s'engager pas dans ce parti-là. Aquilius les voyant dans ce sentiment, leur dit alors cent choses pressantes pour leur faire changer d'avis, mais il les leur dit inutilement. De sorte que comme ils étaient au bout de l'allée où ils se promenaient et où il y avait un grand cabinet de verdure

qui en avait quatre petits aux quatre coins, il pria Titus et Tiberius de vouloir se séparer de la compagnie parce qu'il avait quelque chose à leur dire en particulier. Les fils de Brutus l'ayant donc suivi dans ce cabinet, ils n'y furent pas sitôt que prenant la parole : «Encore une fois, leur dit-il, dites-moi si vous êtes inébranlables et s'il n'est pas possible de vous amener dans le parti du roi, qui quoi qu'on en dise est le plus juste. Ce n'est point à nous à examiner s'il est roi légitime ou s'il ne l'est pas, et c'est seulement à nous à empêcher que le peuple ne soit maître de tous les gens de qualité. Il y va même du salut de votre père aussi bien que de beaucoup d'autres, car ces mêmes Romains qui le louent aujourd'hui le chasseront demain si la fantaisie leur en prend. Pensez donc à faire un protecteur à Brutus en servant utilement le prince qu'il a irrité. Vous le devez et vous le pouvez sans rien hasarder ou, si vous ne le voulez pas faire, dites-moi du moins ce que vous voulez que je dise à Ocrisie et à Teraminte, de qui je vous ai envoyé des lettres par Aquilius. Car enfin, j'ai à vous avertir que si vous n'entrez pas dans le parti du roi, Tullie croira qu'elles ne l'auront pas voulu et que par quelque voie détournée, elles vous auront priés de ne faire nul fondement sur les lettres que je vous en ai apportées. De sorte qu'il vous est aisé de juger qu'Ocrisie n'en sera pas plus heureuse, et que les chaînes de la pauvre Teraminte n'en seront pas plus légères.

— Les dieux savent, dit alors Titus, si je ne voudrais pas hasarder et donner ma vie pour Ocrisie ! Mais à vous dire la vérité, je ne pense pas que je doive entreprendre une chose également injuste et impossible.

— Pour moi, ajouta Tiberius, quoique je sache bien que l'honneur voudrait que je laissasse Teraminte esclave plutôt que de remettre Rome dans les fers, j'avoue que ce n'est qu'avec beaucoup de peine que je me résous à la laisser chargée de chaînes, et que j'ai besoin de toute l'impossibilité du dessein qu'on me propose pour soutenir ma vertu en cette occasion et pour me persuader, qu'en effet, la raison veut que je souffre plutôt que ma maîtresse soit esclave, que ma patrie.»

À ces mots Teraminte qui était venue avec ces envoyés, déguisée en homme par les ordres de Tullie, sortit d'un de ces petits cabinets dont je vous ai parlé, et prenant la parole : «Ha ! Seigneur, dit-elle à Tiberius en le regardant, s'il est vrai que la raison veuille que vous consentiez plutôt que votre maîtresse soit esclave que votre patrie, il est vrai aussi que l'amour voudrait que vous consentissiez que Rome fût esclave et que Teraminte fût libre.»

Tiberius surpris de la vue et de la voix de cette belle et charmante fille qu'il aimait si tendrement, se recula d'un pas pour la regarder mieux puis s'écriant un moment après, «Ha ! trop aimable Teraminte, lui dit-il, à quelle dangereuse épreuve mettez-vous ma vertu ?

— Ha, Tiberius, reprit-elle d'une voix languissante, en quel état allez-vous réduire ma fortune ?»

Titus voyant Teraminte, crut alors qu'Ocrisie allait sortir d'un de ces cabinets, et tourna la tête pour la voir. Mais l'envoyé de Tarquin connaissant sa pensée lui dit qu'elle n'avait pas eu le courage d'y venir, bien que Tullie eût voulu l'y obliger. Après quoi, voulant donner loisir à Teraminte de gagner l'esprit de Tiberius comme elle l'avait promis si elle lui pouvait parler sans témoins, il tira Titus à part dans un de ses petits cabinets pour lui redire toutes les raisons dont il se servait pour persuader ceux à qui il parlait lorsqu'il les voulait engager dans le parti de Tarquin. De sorte que Teraminte se voyant en liberté et n'étant plus contrainte de déguiser ses véritables

sentiments, prit la parole en abaissant la voix : « Ne pensez pas Seigneur, dit cette belle et vertueuse esclave à Tiberius, que la lettre que vous avez reçue soit un pur effet de ma volonté. Je vous l'ai écrite par les ordres de la cruelle Tullie et je suis ici par le commandement absolu qu'elle m'en a fait. Ne me soupçonnez donc pas je vous en conjure, d'avoir préféré la liberté et la vie à vos intérêts et ne pensez pas, puisque je puis vous parler sans témoins, que j'emploie le pouvoir que vous m'avez donné sur votre cœur, à vous persuader de faire une chose injuste. Non, Seigneur, Teraminte a l'âme trop généreuse pour cela. Ce n'est pas que je ne croie que si vous ne prenez point le parti de Tarquin je serai la plus malheureuse esclave qui fut jamais, car cette cruelle princesse m'a dit en partant d'auprès d'elle, que si je vous persuadais j'étais assurée de la liberté, mais que si je ne vous persuadais pas, elle me rendrait si misérable que la mort me paraîtrait un grand bien. Cependant Seigneur, je vous déclare que je ne vous demande rien, ni contre la vertu, ni contre vos intérêts, et que j'aime mille fois mieux mourir accablée des chaînes que je porte, que de vous faire une injuste proposition.

— Ha ! Teraminte, lui dit Tiberius, vous me demandez toutes choses en ne me demandant rien, et vous me persuadez bien mieux en ne me voulant pas persuader que si vous employiez toute votre éloquence à me porter dans les intérêts de Tarquin.

— De grâce Seigneur, ajouta cette belle et sage fille, ne pensez pas que ce que je vous dis soit un artifice, car je vous proteste que quoique je sois presque assurée de mourir si vous ne faites pas ce que veut la cruelle Tullie, je ne prétends point que vous le fassiez. Je suis sans doute née dans une condition qui me rend la servitude insupportable mais à vous parler ingénument, l'injustice de la reine me donne tant d'horreur pour tout ce qui est injuste, que j'aime mieux mourir innocente que vivre criminelle. Souffrez donc que je vous conjure de ne me considérer point en cette occasion et de ne faire que ce que votre raison vous conseillera, sans consulter votre amour.

— Mais Teraminte, lui dit alors Tiberius, vous êtes dans Rome ! N'y aurait-il point moyen de vous empêcher d'en sortir ? Le sénat n'a pas encore achevé de délibérer sur la proposition qu'on a faite de sorte que ces envoyés ne partant pas demain, je pourrai du moins faire quelque effort pour vous tirer de leurs mains.

— Ha, Seigneur, reprit Teraminte, ne le faites pas si vous ne voulez avancer ma mort ! Car celui qui parle à Titus présentement a reçu ordre de me tuer s'il arrivait quelque sédition qui l'obligeât à s'enfuir ou à se défendre. De sorte que de l'heure que je parle, il a sur lui le poignard qui est destiné à m'ôter la vie et s'il savait ce que je viens de vous dire, je serais peut-être déjà morte.

— Ha ! Teraminte, s'écria-t-il avec une précipitation extrême, il n'y a donc plus à délibérer.»

L'envoyé de Tarquin l'entendant parler si haut se rapprocha avec Titus, et lui demanda quelle résolution il avait prise. Teraminte le prévenant et voulant pousser sa générosité jusqu'au bout, lui dit que Tiberius ne pouvait se résoudre à changer de parti et qu'elle n'avait plus rien à lui dire. « Pardonnez-moi, reprit brusquement cet envoyé, vous avez encore à lui dire le dernier adieu, car à n'en point mentir, ajouta-t-il, la reine croit si fortement que vous êtes maîtresse de la volonté de Tiberius, qu'elle ne croira jamais que vous ayez fait tout ce que vous aurez pu. De sorte que comme elle est violente et malheureuse, elle pourra bien se servir contre vous de tous les droits qui soumettent la vie d'une esclave à ses maîtres.»

Pendant que cet envoyé de Tarquin parlait ainsi, Tiberius regardait Teraminte dont les beaux yeux semblaient lui demander la vie. Si bien que le danger où il la voyait lui remplissant l'esprit de toutes les funestes images que la mort de la personne aimée peut mettre dans celui d'un amant, il céda tout d'un coup, et trouva qu'il valait mieux tout hasarder que de perdre Teraminte. Il dit donc à cet envoyé que pourvu qu'on l'assurât de la vie de son père, il serait du parti de Tarquin et ferait tout ce qu'il pourrait pour détruire la nouvelle République. Teraminte n'osa alors s'opposer à Tiberius, joint que quelque généreuse qu'elle fût, elle ne fut pas marrie de recevoir cette marque d'amour d'un amant qui touchait sensiblement son cœur.

Cependant, Titus qui ne voyait pas Ocrisie comme Tiberius voyait Teraminte, voulut faire quelque résistance à son frère, mais Tiberius qui était accoutumé à l'amener dans tous ses sentiments, lui parla alors comme un homme qui avait pris une résolution que rien ne pouvait changer. Si bien que Titus n'osant paraître moins amoureux d'Ocrisie que Tiberius l'était de Teraminte, il céda comme lui. Ce n'est pas que Tiberius ne sentit un grand combat dans son cœur, mais enfin, il était jeune, il était amant, il voyait sa maîtresse exposée à la mort et il ne croyait pas que celui qui lui promettait la vie de son père lui pût manquer de parole. Joint que raisonnant tumultuairement, il croyait que si ce dessein réussissait, leur père dépendrait alors de lui et de Titus au lieu qu'ils dépendaient de leur père, à qui ils avaient beaucoup de peine de commencer d'obéir. Cet envoyé de Tarquin voyant la chose en si bon état pour son dessein, remit Teraminte entre les mains d'un vieil esclave qui l'avait suivie et qui l'avait toujours gardée depuis qu'ils étaient à Rome, et mena ces deux jeunes amants rejoindre leurs amis. Tiberius voulut demeurer le dernier, pour dire encore un mot à Teraminte, mais l'autre ne voulant plus l'abandonner, ne lui permit pas de lui dire tout ce qu'il eût voulu, ni à Teraminte de lui répondre tout ce qu'elle eût souhaité. De sorte que ce ne furent que leurs yeux qui leur firent entendre leurs véritables sentiments. Cependant, cet envoyé de Tarquin ayant mené les fils de Brutus dans la troupe des conjurateurs, ils y furent reçus avec une joie non pareille. On leur promit tout ce qu'ils voulurent, et quoique ceux qui étaient venus de la part de Tarquin eussent résolu de commencer l'exécution de la chose par la mort de Brutus et de Valerius, ils ne découvrirent pas leur intention à toute l'assemblée. Ils dirent qu'il fallait d'abord s'assurer de la personne des deux consuls mais pour le dessein de les poignarder ils en firent un grand secret et pour tromper mieux les fils de Brutus, ils dirent que comme Tarquin avait été banni de Rome, parce qu'il avait été accusé d'être trop cruel, il se fallait bien garder de donner nulle marque de cruauté sans sujet afin de faire croire au peuple qu'il avait changé de sentiments. Tiberius et Titus ne craignant donc rien pour la vie de leur père, achevèrent de vaincre la répugnance qu'ils avaient à s'engager en ce parti-là, joint que comme il est assez naturel à de jeunes gens qui n'ont encore eu part à rien, d'être bien aises d'avoir quelque chose à faire, ils agirent comme les autres et firent ce que des gens qui ont dans le cœur une première amour et les premiers sentiments d'ambition peuvent faire. Ils résolurent donc tous les moyens qu'il fallait tenir pour exécuter leur dessein, et durant trois ou quatre jours que dura encore l'irrésolution du sénat sur les propositions que ces envoyés avaient faites, ils s'assemblèrent diverses fois en divers lieux pour se rendre compte de ce qu'ils avaient avancé. Mais à la fin, le sénat ayant résolu qu'on permettrait à ces envoyés de transporter tout ce qui appartenait à Tarquin et aux Princes ses fils, ils demandèrent, pour gagner temps, qu'on leur permit d'avertir celui qui les envoyait et de faire venir les chariots et les mulets nécessaires pour transporter

ce grand nombre de choses qui étaient alors sous la puissance d'un prince qui avait appauvri toutes les familles de Rome pour s'enrichir. De sorte que cette dernière grâce leur ayant été accordée, ils se servirent du temps qu'on leur donna pour achever leur conjuration. Ce qu'il y avait d'étrange, était qu'on voyait plusieurs parents de Brutus, et que Tiberius que Teraminte n'eut jamais persuadé si elle l'eût voulu persuader, était un des plus ardents conjurateurs seulement parce qu'il voulait sauver la vie, et redonner la liberté à une personne qui avait eu l'âme assez grande pour lui donner un conseil généreux et plein de vertu. Comme ces envoyés de Tarquin pensaient que Teraminte avait été également persuader Tiberius, il avait la permission de lui parler quelquefois, mais plus elle lui redisait les mêmes choses qu'elle lui avait déjà dites, plus il se confirmait dans la résolution qu'il avait prise de la délivrer. Cependant, les envoyés de Tarquin cherchant prudemment la sûreté de ce prince qui devait venir une nuit avec des troupes pour s'emparer de Rome dès qu'ils se seraient assurés des consuls, d'une des portes de la ville, voulurent que tous les conjurés écrivissent au tyran pour l'assurer de leur fidélité. D'abord ils ne pouvaient s'y résoudre et ils en disputèrent si longtemps et si haut un soir qu'ils étaient chez un beau-frère de Brutus qui était de cette conjuration, qu'un esclave appelé Vindicius, voyant qu'ils étaient prêts d'en venir aux mains, fut écouter à la porte de la salle ce que disaient des gens qui paraissaient être si animés l'un contre l'autre. Joint que son maître ayant commandé à tous ses esclaves de sortir de cette salle qu'il avait fermée si soigneusement dès qu'ils avaient été sortis, Vindicius eut assez de curiosité de savoir de quoi il s'agissait. Il fut donc à cette porte qui étant disjointe par le milieu, lui donna moyen de voir ceux qui parlaient, et de les entendre mieux. Il ouït donc qu'il s'agissait de servir Tarquin, de renverser le nouveau gouvernement et d'obliger tous les conjurés d'écrire au tyran pour l'assurer de leur fidélité, afin qu'il ne s'engageât pas légèrement à s'approcher de Rome. Il vit même que cédant à la fin, quelques-uns commencèrent d'écrire et que les autres se disposèrent à faire la même chose. En cet état, Vindicius qui avait de l'esprit, qui était ennuyé de la servitude, qui était maltraité de son maître et qui eut horreur de voir des personnes si proches à Brutus conjurer contre lui, s'imagina qu'il pourrait peut-être recouvrer la liberté s'il empêchait Rome de retourner en servitude. Il se résolut donc d'aller secrètement avertir les consuls de ce qui se passait. En y allant, il pensa qu'il devait se contenter d'aller dire la chose à Valerius car comme les fils, les beaux-frères, et les neveux de Brutus étaient parmi les conjurateurs, il eut peur qu'il n'allât plus lentement en cette affaire s'il lui en parlait le premier. Il fut donc chez Valerius à qui il dit ce qu'il avait entendu. Comme Vindicius avait de l'esprit, il dit la chose avec des circonstances si précises que Valerius vit bien qu'il fallait que cela fût vrai. De sorte que comme l'affaire était fort pressante parce qu'il y avait lieu de craindre que ces conjurés ne se séparassent et que les lettres qu'ils avaient écrites ne pussent plus se retrouver pour les convaincre, il fut droit où ils étaient sans en avertir Brutus, et il y fut si bien accompagné, qu'il ne fut pas possible à ces conjurés de se défendre. D'abord Valerius se saisit de la porte de la rue que Vindicius lui ouvrit, et de celle de la salle où ils étaient enfermés. Comme les fenêtres en étaient basses, Valerius fit passer une partie de ses gens par ce côté-là, durant qu'il fit rompre la porte par l'autre. Ainsi, sans beaucoup de peine, les envoyés et les conjurateurs furent arrêtés et ce qu'il y eut de considérable, fut qu'on trouva toutes les lettres qu'ils avaient écrites à Tarquin et qu'on trouva même l'ordre qu'on devait garder à l'exécution de ce grand dessein, que ces envoyés devaient aussi envoyer à leur maître. Ils ne l'avaient pourtant pas montré aux fils de Brutus, mais ils l'avaient sur eux avec dessein de le joindre aux lettres qu'ils avaient intention

d'avoir, pour envoyer, après, tout ensemble à Tarquin. Cependant, comme Valerius était prudent il fit distinction des envoyés du tyran des conjurateurs, car ces derniers furent liés comme des criminels et les autres furent seulement très soigneusement gardés. Valerius ayant donc donné tous les ordres nécessaires, avertit Brutus de tout ce qui s'était passé qui eut une douleur extrême de savoir que ses fils avaient pris un si mauvais parti. Mais comme il avait autrefois sacrifié sa propre raison dans l'espérance de pouvoir délivrer Rome, il se résolut encore s'il était nécessaire, de sacrifier ses propres enfants pour le salut de sa patrie. Il espéra pourtant que leur crime ne serait peut-être pas tel qu'on le disait, et qu'il y aurait lieu de les justifier ou de les excuser. Il pensa cependant à se préparer à tout ce qui lui pourrait arriver de plus fâcheux et il y pensa avec beaucoup de fermeté. Car après avoir vu la mort de Lucrèce, il se croyait capable de supporter toutes sortes de malheurs. S'étant donc bien affermi contre tout ce que son esprit lui représenta de plus funeste après une si fâcheuse aventure, il se joignit à Valerius pour donner ordre à toutes choses. Ils firent donc assembler le sénat dès qu'il fut jour, ils firent garder toutes les places publiques, ils firent changer la garde de toutes les portes de la ville de peur de quelque intelligence et pour ne rien faire qui put violer le droit des gens, ils firent sortir de Rome ces envoyés de Tarquin sans leur faire aucune violence. De sorte que partant avec assez de précipitation, ils ne pensèrent point à la malheureuse Teraminte, ni au vieil esclave qui la gardait, qui étaient demeurés à la maison des Fecialiens, car on les conduisit hors de la ville sans leur permettre de retourner au lieu où ils avaient couché depuis qu'ils étaient venus à Rome. Mais pour tous les meubles de Tarquin qu'on leur avait permis de transporter, le sénat, après avoir bien examiné la chose, ne voulant pas confisquer ces meubles à l'avantage de la République, résolut qu'il fallait les donner au peuple en pillage, afin qu'après une action de cette nature, il eût plus de peine à se résoudre de se confier au tyran s'il entreprenait jamais de le vouloir flatter par de fausses promesses. En effet, la chose fut presque aussitôt exécutée que dite, car en moins de deux heures à peine n'y eut-il une maison populaire dans Rome, où il n'y eut quelque chose qui eût été à Tarquin. Pour toutes les terres qui étaient entre le Tibre et la ville et qui appartenaient à ce prince, elles furent, par la délibération du sénat, consacrées au dieu Mars, afin de se le rendre favorable pour la guerre qu'ils allaient entreprendre. De sorte que n'étant plus permis après cela de prendre les blés qui étaient alors prêts à mettre dans les magasins du roi, le peuple pour témoigner son indignation, fut avec impétuosité jeter dans le Tibre dont les eaux étaient alors fort basses, la moisson tout entière de cette grande étendue de terre. Si bien que ce prodigieux nombre de javelles se heurtant, se croisant et s'entortillant ensemble, s'arrêtèrent en un endroit où le sable leur fit obstacle et les premières empêchant les secondes de passer, et successivement s'entre-accrochant les unes aux autres, il s'en fit plusieurs monceaux qui se joignirent, que le Soleil et l'humidité cimentèrent et dont il se forma enfin une espèce d'île, que la suite des temps à affermie et rendue aussi ferme et durable que celles qui sont îles dès le commencement du monde. Mais pendant que la multitude s'occupait à donner de si visibles marques de sa haine contre Tarquin, le sénat songeait à bien examiner la conjuration. Pour en avoir donc connaissance, il fallut voir les lettres de tous les conjurés. Ainsi, Valerius qui les avait, les remit à celui qui par sa charge, était obligé de les lire à l'assemblée. Ensuite de quoi, Brutus et lui ordonnèrent d'en faire la lecture. La première chose qui fut lue fut cet ordre de l'entreprise que ces agents de Tarquin avaient résolu d'envoyer à ce prince, sans que les fils de Brutus l'eussent vu. Mais comme cet illustre consul ne

pouvait pas deviner que la chose fut ainsi, il fut étrangement surpris d’ouïr lire ce qui suit :

Il a été résolu de commencer l’exécution de l’entreprise par la mort de Brutus, et par celle de Valerius ensuite de quoi on s’assurera de la porte par où l’on va à Tarquinies, afin de pouvoir faire entrer les troupes qui viendront de ce côté-là. On fera aussi ce qu’on pourra pour se saisir du Cirque, du Capitole et du Pont Suplicien. On promettra un oubli général au peuple et on ne songera à tuer que les personnes les plus considérables du sénat, afin de lui ôter ceux qui peuvent être chefs de parti. Préparez-vous donc Seigneur, à envoyer des troupes lorsqu’on vous le mandera, et à venir en personne si vous voulez être bientôt en état de remonter sur le trône. Nous vous envoyons des lettres des principaux de ceux qui sont dans votre parti afin que vous ne doutiez pas de nos paroles et que vous apportiez plus de diligence à l’exécution d’un si grand dessein.

À peine celui qui lisait eut-il achevé de lire ce que les envoyés de Tarquin avaient écrit, qu’on entendit un secret murmure qui fut excité dans l’assemblée par l’horreur qu’elle eut d’un si horrible dessein. Brutus, en son particulier, fut épouvanté de voir que ses fils étaient d’une conjuration qui devait commencer d’éclater par sa mort, mais il le fut encore davantage lorsque celui qui était destiné à lire, continua de le faire et qu’il entendit la lettre de Tiberius à Tarquin, et celle de Titus aussi. Elles étaient en ces termes :

TIBERIUS AU ROI

Ceux à qui vous avez confié votre secret, Seigneur, savent avec quelle ardeur je m’engage à faire tout ce qu’ils jugeront à propos pour le bien de votre service. Mais comme ils ont voulu que je vous en assurasse moi-même, je vous proteste ici que je n’épargnerai ni mon sang, ni ma vie, pour vous remettre sur le trône.

TITUS AU ROI

Il suffit, Seigneur, que vous sachiez les sentiments de mon frère pour savoir les miens, puisque je vous assure que je ferai tout ce qu’il a résolu de faire pour votre service, et que tous ceux qui ne seront pas pour vous seront toujours mes ennemis.

La lecture de ces deux lettres fit encore plus de bruit dans l’assemblée que ce qui avait été lu d’abord, et il n’y eut pas un sénateur qui ne s’intéressât en la douleur que Brutus devait avoir de voir que ses propres fils consentaient à sa mort, car ces deux lettres étant lues immédiatement après ce que ces envoyés écrivaient à Tarquin, il n’y avait pas moyen de s’imaginer que ces malheureux, que l’amour avait rendus criminels, ne sussent rien du dessein qu’on avait de poignarder Valerius et Brutus. Cependant, ce grand homme dont l’âme était inébranlable, voulant ne condamner ses enfants que quand il ne les pourrait plus excuser, demanda à voir ces lettres dont il reconnut,

et le cachet, et l'écriture, de sorte que ne pouvant douter de leur crime, il en eut une douleur incroyable. Il fut pourtant maître de lui-même et continua d'écouter toutes les autres lettres des conjurés. Mais à la fin, leur crime étant assez prouvé et les criminels ne le niant pas eux-mêmes, Valerius demanda à Brutus ce qu'il trouvait à propos de faire, principalement pour Tiberius et pour Titus. «Comme leur père que je suis, répondit cet illustre consul, je leur pardonne le dessein qu'ils ont eu de me poignarder, mais comme citoyen Romain que je ne puis m'empêcher d'être, je ne puis leur pardonner le crime qu'ils ont commis contre leur patrie, et je suis forcé par la même vertu qui me contraint d'avoir pitié de leur malheur, de les abandonner aux lois du pays et de ne demander rien pour eux. Puisque j'ai toujours été tout prêt de donner ma propre vie pour le salut de Rome, je dois bien lui donner encore celle de mes propres enfants, si elle est nécessaire au bien public.»

Brutus prononça ces paroles, non seulement avec cette profonde mélancolie qui ne l'avait point abandonné depuis la mort de Lucrece, mais encore avec une certaine fierté qui faisait connaître l'agitation de son esprit. En effet, il sentit ce qu'on ne saurait exprimer car encore qu'il eût horreur du crime de ses enfants, il avait de la tendresse pour eux. Si bien que la nature et la gloire disputant ensemble dans son cœur, il souffrit des maux incroyables. Il pensa pourtant que la généreuse réponse qu'il avait faite pouvait plus servir à leur sauver la vie que toute autre chose et il crut même que s'il prenait un autre parti, il avancerait leur mort. De sorte que se taisant après avoir si généreusement parlé, il y eut une grande contestation dans l'assemblée car quelle apparence en une conjoncture comme celle-là, de pardonner un semblable crime à tant de criminels, et quel moyen de faire distinction entre eux puisqu'ils étaient également atteints et convaincus d'un crime d'État, que la sévérité romaine ne permettait pas de pardonner, surtout après le serment que Brutus lui-même avait exigé du peuple romain, qu'il ferait mourir tous ceux qui proposeraient seulement de rappeler Tarquin. Ils étaient presque tous jeunes, ils étaient à peu près de même qualité, ils avaient eu un même dessein, selon les lois ils devaient tous mourir. Il n'y avait pas moyen d'en sauver deux sans leur faire une injuste grâce. Car de dire qu'ils étaient fils d'un homme à qui Rome devait toutes choses, ce n'était pas dire assez puisqu'au contraire à les regarder comme ses enfants, ils méritaient un double supplice. Joint que par cette raison il eût fallu sauver la plus grande partie des criminels pour l'amour de lui, puisqu'il avait parmi eux des beaux-frères, des neveux, aussi bien que des enfants. De plus il était si dangereux de donner un exemple de modération en cette rencontre, que le salut de Rome en dépendait et cette affaire était de si grande conséquence, qu'il n'y avait pas un seul Romain qui ne crût qu'il était perdu, et que Rome retomberait en servitude si l'on ne punissait très sévèrement tous ces conjurés. Comme Brutus avait un grand esprit, il voyait toutes ces choses et connaissait les sentiments cachés de ceux qui parlaient le plus favorablement pour ses enfants. Cependant, comme cette contestation dura longtemps, le peuple étant las de piller et de jeter les blocs du champ de Mars dans le Tibre, s'assembla tumultueusement au lieu où le sénat était, et demanda impatiemment pourquoi on ne punissait pas ceux qui avaient voulu livrer Rome au tyran. De sorte que Brutus se servant de cette occasion, dit qu'il était juste que le peuple fut oui en cette rencontre, espérant que quand cette multitude verrait ces criminels, elle distinguerait ses fils d'avec les autres, et leur sauverait la vie en sa considération. Il trouva même lieu pendant ce trouble de parler à Herminius et à Amilcar qui s'approchèrent de lui, car dans cette confusion il n'y avait alors nul ordre observé. Il les consulta donc pour

voir si sans rien faire contre Rome il n'y aurait point moyen de sauver la vie de ses enfants. Mais pendant qu'il parlait à eux, un jeune homme, beau, de bonne mine et fort triste, s'approcha de Brutus les larmes aux yeux, et prenant la parole : «Seigneur, lui dit-il, souffrez que je vous parle en particulier je vous en conjure, car j'ai des choses à vous dire qu'il importe que vous sachiez, pour vous obliger à avoir pitié de Tiberius et de Titus qui sont moins coupables que vous ne pensez.»

Brutus surpris de ce qu'il entendait, regarda celui qui lui parlait mais quoiqu'il crût bien que son visage ne lui était pas inconnu, il ne reconnut point que c'était Teraminte qu'il avait tant vue chez Tullie, car comme elle était en habit d'homme et qu'il avait l'esprit fort troublé, il n'y pensa pas si attentivement et se disposa seulement à l'écouter. Si bien que l'assurant qu'elle pouvait parler sans crainte devant ceux qui étaient avec lui, il lui demanda ce qu'elle voulait dire. «Hélas! Seigneur, répondit-elle, je veux vous apprendre que la malheureuse Teraminte qui vous parle est la cause innocente du crime de Tiberius.

— Quoi? reprit Brutus, vous êtes Teraminte esclave de Tullie?

— Oui Seigneur, reprit-elle, je suis Teraminte que cette cruelle princesse a envoyée ici pour attirer Tiberius dans son parti et qui sans l'avoir voulu faire, ai pourtant été cause qu'il s'y est engagé pour me sauver la vie, et pour rompre mes chaînes. Ainsi l'amour a fait son crime. Mais Seigneur, je vous proteste qu'en s'engageant dans ce parti, on lui a promis que vous n'en recevriez aucun dommage et que votre fortune et votre vie seraient en sûreté. J'ai pourtant fait, Seigneur, tout ce que j'ai pu pour empêcher Tiberius d'entrer dans les intérêts de Tarquin, mais je connais trop tard que ma vertu a séduit la sienne, et que m'aimant davantage par ce que je lui disais, il a voulu sauver la vie à une personne qu'on lui disait que la cruelle Tullie ferait mourir si elle ne le persuadait pas. Mais Seigneur, je vous proteste encore une fois qu'il n'a point su qu'on dût attaquer la vôtre. Pour Titus, l'amour qu'il a pour Ocrisie et l'amitié qu'il a pour Tiberius, l'ont engagé dans le même parti et l'un et l'autre étant préoccupés par leur passion, ont cru qu'ils vous servaient en conjurant contre vous, et se sont même imaginés qu'ils servaient leur patrie en ne souffrant pas que le gouvernement en changeât. Ayez donc pitié de vos malheureux enfants et faites tout ce que vous pourrez pour empêcher leur mort car je vous jure encore une fois qu'ils n'ont pas voulu causer la vôtre. Je sais bien, ajouta cette généreuse esclave, que tout le peuple le dit, mais comme je sais que cela n'est pas, dès que ce funeste bruit est venu jusqu'au lieu où j'étais, je me suis dérobée de l'esclave qui me gardait pour venir exciter la pitié dans votre âme, et plût aux dieux Seigneur, que ma mort pût vous y obliger et redonner la vie à Tiberius et à Titus. Ce n'est pas que je ne sache bien que si le peuple me connaissait pour être une esclave de Tullie je serais mise en pièces un moment après, mais Seigneur, je ne me soucie point de ce péril, car je mourrais contente si vos illustres fils ne mouraient point.»

Teraminte prononça ces paroles avec une douleur si persuasive, qu'il n'était pas possible de pouvoir douter de ce qu'elle disait. On voyait dans ses yeux et sur son visage tant de marques d'ingénuité, de vertu et de désespoir, qu'elle eut attendri l'âme la plus dure. De sorte que Brutus étant déjà assez attendri par la seule humanité de son âme, sentit redoubler toutes ses douleurs. Il parla donc à Teraminte avec douceur et l'assura qu'il était résolu de faire pour ses fils, tout criminels qu'ils étaient, tout ce que l'honneur, l'intérêt de Rome, et la fureur du peuple, lui permettraient. Après quoi, priant Herminius d'avoir soin de cette belle et généreuse esclave qui était en si grand danger si elle était reconnue de quelqu'un, il se mit à parler avec Amilcar,

Artemidore, et Zenocrate, pour voir ce qu'il était à propos de faire. Après avoir bien considéré la chose, ils conclurent qu'il fallait bien que Brutus se gardât de vouloir délivrer ses enfants d'autorité absolue, parce que ce serait avancer leur mort et exposer Rome à une sédition, et que le mieux qu'ils pouvaient faire en cette occasion, était de se partager entre eux, de s'aller mêler parmi le peuple, et de tâcher de lui persuader qu'il fallait sauver la vie aux fils de Brutus en considération de leur jeunesse et de la vertu de leur père. Mais comme le principal était d'avoir beaucoup de gens qui disent la même chose afin que le peuple se laissât entraîner par la multitude, Amilcar se chargea d'aller chercher tous leurs amis, de les disperser dans la foule et de venir avertir Brutus de la disposition qu'il verrait dans l'esprit du peuple, afin qu'il agît selon qu'il le jugerait à propos. De sorte que ne voulant pas se rapprocher de l'assemblée, qu'il ne sût comment il devait agir, il se mit à parler à Horace qui passa et à raisonner avec lui sur l'état des choses. Pendant qu'il avait parlé à Herminius, à Teraminte, à Amilcar, à Artemidore et à Zenocrate, et durant qu'il parlait à Horace, le peuple dit au sénat qu'il lui demandait la mort des conjurés et l'accomplissement du serment que Brutus avait fait faire à tous les Romains, de faire mourir sans exception tous ceux qui proposeraient seulement de rappeler le tyran.

D'abord Valerius voulut dire à ceux qui parlaient qu'il ne fallait pas aller si vite, mais cette réponse aigrit si fort ceux à qui elle était faite, qu'il était aisé de voir qu'il était dangereux de s'opiniâtrer à résister à cette multitude irritée. «Non, non, disaient quelques-uns de ceux qui voulaient qu'on fît mourir promptement tous ces malheureux, il n'y a point à balancer car il faut punir sévèrement tous ces conjurés afin qu'il n'y en ait plus d'autres, ou bien il faut ouvrir les portes de Rome à Tarquin, car il vaut encore mieux le recevoir volontairement, que d'attendre qu'il se rende maître de Rome par la trahison de quelques lâches citoyens! Hâtez-vous donc de punir les traîtres qui vous ont voulu égorger, et faites que les enfants de Brutus meurent plus cruellement que les autres, comme les plus criminels!

— En effet, ajouta un de ces gens-là, si on leur conservait la vie, ils l'ôteraient à celui qui la leur a donnée et hasarderaient le salut de Rome en le perdant. Qu'ils meurent donc les traîtres qui ont voulu poignarder leur père et asservir leur patrie au tyran!»

Cet homme ayant fini de parler, on ouït un bruit étrange d'acclamations et mille et mille voix criant ensemble «Qu'ils meurent! Qu'ils meurent!» qui firent assez connaître à Valerius et à tout le sénat qu'il n'était pas en leur disposition de faire grâce à pas un de ces criminels. Cependant, Amilcar et tous les autres amis de Brutus ayant voulu se mêler dans cette foule de peuple, et parler pour les fils de cet illustre Romain, trouvèrent un si petit nombre de gens de leur avis, qu'ils connurent bien qu'il était impossible de sauver Tiberius et Titus. De sorte que craignant que Brutus n'entreprît de les vouloir sauver par son autorité et qu'il ne se perdît sans sujet, Amilcar fut le trouver pour lui dire l'état des choses. Mais pendant qu'il y fut, le peuple sans en avoir aucun ordre, fut quérir tous ces malheureux et les amena à la place où étaient alors tous les sénateurs, et sans vouloir les conduire au lieu ordinaire destiné à de pareils supplices, ce peuple irrité demanda qu'on les fît mourir à l'heure même, puisque leur crime étant prouvé, leur arrêt était donné par les lois et par le serment que Brutus leur avait fait faire. Valerius voyant donc les choses réduites à cette extrémité, ne fit pas appeler Brutus, lui semblant qu'il y avait trop de cruauté à vouloir qu'il fût le spectateur de la mort de ses propres enfants. Si bien qu'abandonnant tous ces criminels à la rigueur des lois, on commença, suivant l'usage de Rome, à les punir de leur crime par une espèce de punition plus ignominieuse que

cruelle, qui devait précéder leur mort. Comme dans ce temps-là Amilcar joignit Brutus et lui rendit compte de la disposition où il voyait le peuple, ce grand homme sentant dans son cœur tout ce que la tendresse paternelle peut faire sentir, voulut voir si sa présence ne mettrait point quelque sentiment d'humanité dans l'esprit de ce peuple. C'est pourquoi, faisant un grand effort sur lui-même après avoir pourtant soumis son esprit à la volonté du destin et offert la vie de ses enfants aux dieux protecteurs de Rome si elle était nécessaire à la liberté publique, il fend la presse suivi d'Amilcar, d'Herminius et de la malheureuse Teraminte, qui n'avait point voulu s'éloigner de là quoiqu'on lui eût pu dire, et arrive enfin avec beaucoup de peine jusqu'au près de Valerius. Mais hélas ! en y arrivant il vit déjà quelques-uns de ces conjurés morts et vit ses deux fils si près de mourir qu'il n'eut pas même le loisir de penser à ce qu'il devait dire ou faire car en un instant il n'eut plus d'autre parti à prendre que celui de supporter constamment une si grande douleur, ou de témoigner une faiblesse inutile. Si bien que ramassant alors toutes les forces de son âme, il se tint ferme et cachant le désordre de son esprit, il sembla regarder avec beaucoup de confiance le plus funeste objet du monde. Il est pourtant vrai qu'il ne voyait pas ce qu'il regardait car la première vue de ces morts lui remettant dans l'esprit tous ses malheurs en foule, l'image de Lucrèce morte lui revint devant les yeux et se mêlant à celle de ses fils qui expiraient, mit dans son esprit une si grande douleur, qu'elle le fit paraître insensible et presque cruel à ceux qui ne pénétraient pas dans le fond de son âme. D'autre part, la malheureuse Teraminte voyant son cher Tiberius en un si funeste état et si près de perdre la vie, s'avança pour aller à lui sans savoir ce qu'elle voulait faire. Comme en cet instant, malgré les horreurs de la mort il la reconnut, il lui fit signe qu'elle se retirât, et lui donna lieu de penser qu'il craignait plus pour elle que pour lui quoiqu'il fût prêt de recevoir le coup de la mort. Teraminte ne s'arrêta pas pour cela, mais comme elle voulut encore s'approcher davantage, ceux qui faisaient cette funeste exécution la repoussèrent rudement et achevant leur office, firent perdre la vie au malheureux Tiberius. À peine Teraminte vit-elle sa tête séparée de son corps, qu'elle tomba en faisant un grand cri où l'on n'entendit autre chose que le nom de Tiberius confusément prononcé. Herminius et Amilcar qui la virent tomber, furent pour la relever et pour la consoler car ils savaient la cause de sa douleur, mais ils trouvèrent qu'elle expirait et que le même coup qui avait ôté la vie à Tiberius, lui avait donné la mort. De sorte qu'étant touchés du pitoyable destin de cette belle fille, ils eurent soin de cacher au peuple la connaissance de ce qu'elle était, de peur qu'ils ne déchirassent son corps, et la faisant prendre par quelques-uns de leurs esclaves, ils la firent porter chez la généreuse Sivelia, qui lui rendit charitablement les devoirs de la sépulture. Cependant, après que les fils de Brutus eurent rendu les derniers soupirs, et que leur illustre père eut donné ce grand exemple de constance qui l'a fait accuser de trop de sévérité par ceux qui n'ont pas été bien informés de ce qui se passait dans son cœur, le tumulte s'apaisa, le peuple admira le sacrifice que Brutus avait fait à sa patrie. Son autorité en devint plus grande et cette fermeté imprimant la terreur dans l'âme de tous les Romains, il n'y en eut plus aucun qui osât seulement penser au retour de Tarquin. Mais quelque gloire que Brutus eût acquise durant ce funeste jour, il n'en eut aucune satisfaction, au contraire, il ne fut jamais si affligé. Dès qu'il fut chez lui, tous ses amis furent le trouver. Ils ne savaient pourtant que lui dire, et ils n'osaient presque ni le louer, ni le plaindre. Il eut même un renouvellement de douleur car un de ceux qui avaient gardé Tiberius et Titus, vint lui dire que ces malheureux amants l'avaient chargé de l'assurer de leur innocence pour ce qui le regardait, et que Tiberius l'avait prié de lui apprendre la

générosité que Teraminte avait eue afin qu'il prît soin d'une si vertueuse fille, lui racontant effectivement tout ce qu'elle lui avait dit dans le jardin des Fecaliens, de sorte que Brutus en fut encore plus affligé. Il parut pourtant assez ferme tant qu'il y eut du monde avec lui, mais après que la foule se fut retirée et qu'il fut seul avec Herminius, «J'avais du moins cru, lui dit-il en soupirant, lorsque la malheureuse Lucrèce mourut, que je ne pourrais plus sentir d'autre douleur ! Mais la fortune a bien trouvé moyen de me faire souffrir de nouveaux supplices. Pour moi, ajouta-t-il, je ne sais plus que penser et il faut avouer à la confusion de la raison humaine, que les secrets des dieux sont impénétrables et qu'il est bien difficile que les hommes soient jamais assurés de faire rien qui leur plaise. En effet, ne dirait-on pas que la fortune se moque de tous les projets que la prudence fait faire et qu'elle n'a autre dessein que de causer des événements surprenants sans considérer si les choses sont justes ou injustes ? Cependant il faut croire qu'il y a une raison supérieure à la nôtre qui nous conduit sagement, quoique nous ne le comprenions pas et qui, par des moyens inconnus, fait que les mêmes causes ont des effets qui ne se ressemblent point.

— Il est vrai, reprit Herminius, que tout ce qui vous arrive est tout à fait extraordinaire mais après tout, comme il importe pour la gloire des dieux et pour l'instruction de tous les hommes qu'il y ait de grands exemples de vertu, il faut bien qu'il y ait des malheurs, et des malheureux.

— Je l'avoue, répliqua Brutus, mais à n'en mentir pas il est bien cruel d'être un modèle de constance et de n'être vivant que pour souffrir, car enfin mon cher Herminius, si vous vous donnez la peine de vous souvenir de tout ce qui m'est arrivé, vous n'y verrez qu'une longue suite d'infortunes. La première de toutes est d'être né dans le siècle et sous la domination du plus injuste tyran du monde et d'être son parent. Ensuite vous savez que j'ai été élevé en exil, que j'ai perdu un père et un frère par la cruauté de Tarquin, qu'il a fallu cacher ma raison pour sauver ma vie et pour attendre l'occasion de délivrer Rome. Que j'ai été amoureux sans l'oser dire, qu'ensuite je n'ai été aimé que pour être plus misérable, que j'ai été contraint par un malheur étrange de voir Lucrèce dans les bras de mon rival et ce qui est encore plus effroyable, que je l'ai vue dans les bras de la mort. Après cela je croyais n'avoir plus rien à craindre et que du moins, pour me consoler, les dieux avaient permis que sa mort et mon amour servissent à la liberté de ma patrie. Cependant, il se trouve que la même passion qui m'a tout fait entreprendre pour Rome, fait tout entreprendre à mes enfants contre Rome et contre moi. De sorte que par un sentiment que je ne puis retenir, je les excuse en les accusant et je suis sans comparaison, plus touché de leur malheur que je ne le serais s'ils avaient agi par un autre motif. Ce n'est pas que ce ne me soit une cruelle chose de penser que j'ai eu des enfants qui ont voulu remettre Rome dans les fers, mais dès que je pense qu'ils étaient amoureux je les plains, et je les pleure. Lucrèce m'apparaît avec tous ses charmes pour les excuser et je souffre en cet instant tout ce que la tendresse paternelle peut faire souffrir, tout ce que la tendresse de l'amour peut faire endurer, et tout ce que la nature et la raison, quand elles sont opposées l'une à l'autre, peuvent faire éprouver de plus rigoureux.

— Vous avez tant d'esprit et vos plaintes sont si justes, répliqua Herminius, qu'on ne trouve presque rien à vous dire. Mais après tout, ajouta-t-il, vous êtes le plus illustre malheureux du monde, car enfin, vos malheurs font votre gloire et servent à votre patrie. En effet, la mort de Lucrèce a chassé Tarquin, et celle de vos enfants va étouffer toutes les conjurations et affermir la liberté de Rome.

— Je souhaite, du moins, que cela soit ainsi, reprit Brutus, mais à n'en mentir pas je ne sais plus que penser, car enfin quelle apparence y avait-il d'imaginer que les fils de Brutus pussent être capables de conjurer contre Rome et contre lui-même ? Vous l'avez vu toutefois ! Par conséquent, il n'est rien qu'on ne puisse voir, rien dont on ne doive se défier, jusqu'à sa propre vertu, et rien qui puisse faire longtemps la félicité de qui que ce soit. J'ai même le malheur, ajouta-t-il, de n'être pas heureux en la personne de mes amis. Aronce est où il ne veut pas être, Clélie est où sont les rivaux du seul homme qu'elle aime, vous n'êtes pas encore en état de ne rien craindre. Mais après tout, la liberté de ma patrie veut que je vive et que je résiste à la douleur, et la vengeance de la mort de Lucrèce demande que j'achève de perdre ceux que je n'ai fait que chasser.

— Mais pour vivre, répliqua Herminius, il faut faire quelque trêve avec la douleur !

— Au contraire, reprit cet illustre affligé, il s'y faut abandonner jusqu'à pouvoir s'en faire une habitude et pour souffrir plus longtemps il faut souffrir sans relâche.»

Pendant que ces deux amis s'entretenaient d'une si pitoyable manière, tout le monde ne parlait que de ce qui était arrivé. Les uns s'entretenaient de la conjuration, les autres de la mort des conjurés et tous ensemble de la constance et de la vertu de Brutus. Le Prince de Numidie tout malade et tout affligé qu'il était, se fit redire exactement cette funeste aventure par Amilcar qui le fut visiter, et qui, pour le consoler dans son malheur, lui dit en peu de mots une partie de l'histoire de Brutus. De sorte qu'après que ce généreux Numide eut écouté ce qu'Amilcar lui disait, il fut quelque temps sans parler, puis tout d'un coup prenant la parole : «Ha ! Amilcar, s'écria-t-il, que je suis éloigné de la vertu de votre illustre ami ! Que je suis faible, ou que je suis amoureux. Car enfin, il a mille malheurs et il les supporte ! Et je n'ai que celui de n'être pas aimé et je ne le puis supporter. J'ai pourtant honte, ajouta-t-il, d'être si peu maître de mon esprit et quand ce ne serait qu'afin de mériter l'amitié de Brutus, je veux faire un grand effort pour surmonter la passion que j'ai dans l'âme. Jusqu'à cette heure, je n'ai jamais pu seulement former le dessein de la combattre, de sorte que ce n'est pas avoir peu fait que de me résoudre à faire tout ce que je pourrai pour la surmonter. J'ai dit quelquefois que je le voulais faire, mais à dire les choses comme elles sont, je ne l'ai jamais fait et dans le même moment que je dis que je le ferai, je ne sais pas même encore trop bien si je demeurerai dans les sentiments où je crois être.»

Amilcar qui ne croyait pas qu'il fut fort difficile de guérir d'un semblable mal, l'assura que dès qu'il le voudrait il en serait soulagé, et après l'avoir consolé à sa mode, il fut chez Racilia où tout ce qu'il y avait de plus honnêtes personnes à Rome étaient pour rendre civilité à Hermilie sur l'accident qui était arrivé aux enfants de son frère. Car encore qu'elle fût fort jeune, Tiberius et Titus étaient pourtant ses neveux. Clélie, Plotine, Cefonie, Flavie, Salonine, Valerie et Collatine étaient donc dans la chambre d'Hermilie, et Mutius, Horace, Artemidore, Zenocrate et Herminius y étaient aussi, lorsqu'Amilcar entra. De toutes ces personnes, Hermilie et Collatine étaient les plus touchées de ce funeste accident car entre les conjurés qui avaient souffert la mort, il y avait eu deux parents fort proches de Collatine. Ce qui les rendait pourtant encore plus mélancoliques, était qu'elles savaient que la considération des deux princes dont elles étaient aimées, avaient plus engagé de gens dans cette conjuration que nulle autre raison, et qu'ainsi elles les pouvaient regarder comme la cause innocente de cette funeste aventure. De plus, elles voyaient alors si peu d'apparence de pouvoir espérer de revoir jamais ni le Prince de Pometie, ni le Prince Titus, qu'elles

étaient quelquefois bien aises d'avoir une raison de pleurer qu'elles pussent dire afin de confondre et de cacher des larmes d'amour, sous des larmes d'amitié. Elles étaient donc très mélancoliques ce jour-là et toute la compagnie s'accommodant à leur humeur le fut aussi. Pour Clélie, elle avait un si grand sujet de tristesse qu'elle était toujours disposée à paraître triste. Horace de son côté, la trouvant toujours froide et indifférente pour lui, n'était pas trop disposé à la joie, quoique l'état des choses lui donnât pourtant quelque espérance. Artemidore avait toujours l'esprit occupé de Clidamire et de Berelise, Zenocrate avait aussi ses rêveries quoique moins fâcheuses que celles des autres. Herminius, par la grandeur de son affection et par le bizarre état de sa fortune amoureuse, était aussi assez mélancolique. Mutius, par le bonheur que son rival avait d'être aimé, était chagrin, et toute la compagnie en général à la réserve de Plotine et d'Amilcar, n'était pas disposée à faire une conversation divertissante, quoique les plus honnêtes personnes du monde fussent en ce lieu-là. Cependant, bien que la chose dont on parla fût très sombre puisque la mort fut le sujet de la conversation, Plotine et Amilcar vinrent, à la fin, à bout de la rendre agréable.

D'abord, suivant la coutume en semblables occasions, on parla du juste sujet de douleur qu'avait celle qu'on venait consoler. On raisonna un peu sur la chose, quelques-uns se turent, les autres parlèrent bas et tous s'ennuyèrent. Mais insensiblement, venant à parler un peu davantage et un peu plus haut, on se mit à faire la guerre à Flavie de ce que la seule pensée de la mort troublait sa raison et l'affligeait presque autant que si elle eut du mourir elle-même un moment après, car encore que Flavie fût une personne de très grand esprit, elle avait la faiblesse de ne pouvoir être maîtresse de ses sentiments et d'avoir cent craintes inutiles. «Pour moi, dit alors Plotine, je hais si fort la mort, que de peur de la faire venir trop tôt, je me suis résolue à ne la point craindre car il n'y a assurément rien de si mauvais pour la santé que de la craindre trop.

— Je suis encore plus heureux que vous, dit Herminius, car je ne la hais ni ne la crains.

— Ha ! pour la haïr, reprit Plotine, je la hais horriblement, et je pense avoir raison de la haïr. Car enfin, c'est une inconsidérée qui vient toujours trop tôt, qui vient toujours mal à propos, qui trouble toute la douceur de la vie, qui sépare les amis et les amants, qui ne respecte rien, qui détruit la beauté, qui se moque de la jeunesse et qui ne se laisse jamais fléchir.

— Il est vrai, répondit Herminius, mais elle a aussi cet avantage, qu'elle égale tous les hommes, qu'elle guérit tous les maux, qu'elle est le terme de tous les malheurs, et qu'elle met ceux qu'elle attaque en état de ne pouvoir plus souffrir. En effet, elle guérit les ambitieux, elle fait cesser l'amour, la haine, elle apaise toutes les passions et ce mal si grand et si épouvantable est un mal d'un instant qui par son infailibilité ne doit pas être appelé «mal».

— Au contraire, reprit Flavie, c'est par-là que la mort m'est la plus redoutable car si elle était incertaine, l'espérance me guérirait d'une partie de la peur que j'en ai. Mais quand je pense qu'on peut mourir à tous les moments et qu'on peut mourir de mille manières différentes, je me sens transir le cœur et je n'ai presque point de raison.

— Vous êtes donc bien malheureuse, répliqua Plotine.

— Elle l'est bien plus que vous ne vous le pouvez imaginer, reprit Collatine, car comme elle a l'imagination vive, elle voit des périls où il n'y en eut jamais.

— Tout de bon, reprit Plotine, je pense qu'il y a plus de prudence qu'on ne croit à être un peu étourdie, car quand on va tant approfondir les choses, on se fait très souvent plus de mal qu'on ne se fait de bien. Mais, ajouta-t-elle en parlant à Flavie, encore n'êtes-vous pas toujours en crainte car quand on se porte bien, que l'on n'est ni sur une rivière, ni sur la mer, qu'on n'est pas même dans un chariot et qu'on est dans sa chambre en bonne compagnie et en bonne santé, on ne doit pas, ce me semble, tant appréhender.

— Ha ! Plotine, reprit Flavie, vous ne savez ce que c'est que d'avoir peur de mourir, si vous vous imaginez qu'il n'y ait que les périls présents qui tourmentent.

— En effet, dit Horace, j'ai une fois vu Flavie se troubler à la nouvelle de la mort d'un homme qui avait vécu près d'un siècle.

— En mon particulier, dit Mutius, je lui ai vu perdre une excellente collation, parce qu'il tonnait !

— Pour moi, dit Salonine, je sais bien qu'elle refusa de venir un jour à une fort agréable promenade, seulement parce qu'il fallait traverser le Tibre.

— De grâce ! reprit-elle agréablement, ne vous donnez point la peine de chercher dans votre mémoire tout ce que je crains car je le sais bien mieux que vous ! Et puisque vous voulez que Clélie et toutes les personnes qui sont ici qui ne me connaissent guère, sachent ma faiblesse, je m'en vais vous avouer tout ce que je crains. Je crains donc toutes les maladies en général, grandes et petites, je crains le tonnerre, je crains la mer et les rivières, je crains le feu et l'eau, le froid et le chaud, le serein et le brouillard et je crains que la terre ne s'avise de trembler à Rome comme en Sicile. De plus, je sais pour mon malheur, tout ce que les Toscans ont dit des présages, et je le sais pour m'en tourmenter, et pour tout dire en peu de paroles, je crains tout ce qui directement ou indirectement peut causer la mort.

— Mais ne sauriez-vous vous mettre dans l'esprit, reprit Amilcar, que la peur de la mort enlaidit, fait malade et peut faire mourir, afin de vous guérir de tant de craintes ?

— Ne sauriez-vous penser, ajouta Clélie, que toutes ces frayeurs sont inutiles ? Que si la terre doit trembler, elle tremblera malgré vous, que si le tonnerre doit tomber, il tombera peut-être plutôt en ce lieu que vous choisissez pour votre asile qu'en celui que vous quittez, et ne sauriez-vous enfin soumettre votre esprit à la volonté des dieux ?

— Mais ne sauriez-vous vous-même concevoir, reprit Flavie, que si je pouvais faire autrement je le ferais ? Pensez-vous que je n'aie point de raison ? Et pensez-vous que je ne voie pas quelquefois que j'ai tort ? Mais après tout, dans le même temps que ma raison me condamne, mon imagination est maîtresse de mon cœur et lui fait sentir tout ce que bon lui semble.

— Ce que je trouve d'admirable, dit Herminius, c'est que la plupart des gens donnent un honnête prétexte à la crainte qu'ils ont de mourir car ils disent hardiment qu'ils n'ont pas la faiblesse de craindre la douleur qu'on souffre en mourant, mais qu'ils appréhendent de n'avoir pas assez bien vécu, et ce qu'il y a de rare, c'est que sans devenir meilleurs pour faire cesser la crainte qu'ils disent qu'ils ont, ils pensent seulement à conserver leur santé et à éviter tous les périls.

— Ha ! pour ces gens-là, dit Amilcar, tout le monde en est plein et on ne voit autre chose partout que de ces personnes qui craignent les supplices de l'autre vie sans s'amender, et qui par toutes leurs actions démentent toutes leurs paroles et font bien

voir qu'ils craignent simplement la mort puisqu'ils ne se précautionnent que contre elle.

— Pour moi, dit Flavie, comme je ne suis pas trop méchante et que je me confie en la bonté des dieux, je ne crains pas tant ce qui m'arrivera quand je serai morte que ce qui m'arrivera devant que de mourir, car je crains fort la douleur et puis cette obscurité du tombeau m'épouvante.

— Mais après tout, dit Clélie, toutes vos craintes sont inutiles. Vous mourrez comme ceux qui ne craignent rien, et le plus sûr est de vivre le plus vertueusement qu'on peut, d'attendre la mort sans la désirer et sans la craindre, et de la recevoir comme une chose où l'on s'est attendu toute sa vie et que l'on ne saurait éviter.

— Pour moi, ajouta Racilia, je trouve qu'il faut plus de constance à supporter une longue vieillesse quand elle est accompagnée des incommodités qui la suivent souvent, qu'à recevoir la mort de bonne grâce.

— Il est vrai, dit agréablement Plotine, que quand on est accoutumée à être jeune, belle et saine, c'est une cruelle chose d'être vieille, laide et malade, et je ne sais, encore que je haïsse assez la mort, si je ne l'aimerais point mieux que de me voir en cet état.

— Ha ! pour ce qui me regarde, dit Flavie, quand je serais plus belle que Lucrece ne l'était, qui m'offrirait de me ressusciter si j'étais à sa place et de me ressusciter laide, vieille, malade et malheureuse, je le prendrais au mot et j'aimerais mieux vivre horriblement laide que d'être morte.

— Mais vous ne songez pas à ce que vous dites, répliqua Plotine en souriant, et vous craignez un peu moins la mort que vous ne pensez car je croyais que vous alliez dire que pour rien du monde vous ne voudriez ressusciter, de peur de mourir encore une fois, et cependant vous ne parlez pas ainsi !

— On est si accoutumé à railler de ma faiblesse, reprit Flavie, que je ne me fâche jamais de la guerre qu'on m'en fait.

— Mais le mal est qu'on ne vous en guérit point, répliqua Herminius, et qu'on ne vous en saurait guérir car après tout, comme un homme brave ne saurait se faire craintif et lâche, une personne timide ne peut se faire devenir vaillante.

— Puisque la crainte fait quelquefois mépriser le péril à quelques-uns, dit Horace, je ne sais pourquoi la raison n'en peut pas faire autant.

— Ceux qui méprisent le péril par l'excès de la crainte qui les rend vaillants, répliqua Herminius, ne peuvent jamais donner de plus grandes preuves de leur timidité qu'en faisant une chose si opposée à leur tempérament. Ainsi on peut dire qu'ils sont braves sans cesser d'être poltrons et sans quitter leur naturel. Il n'en est pas ainsi de ceux qui voudraient employer leur raison pour chasser la crainte de leur cœur, puisqu'elle ne le peut faire qu'en les changeant, et qu'en les faisant agir contre leurs propres inclinations.

— Herminius a assurément raison, dit Flavie, mais pour me consoler de ma faiblesse, ajouta-t-elle, je voudrais bien que l'on obligeât toutes les dames de la compagnie à dire précisément ce qu'elles pensent de la mort.

— Pour moi, dit Hermilie, en l'humeur où je suis, il ne s'en faut guère que je ne la souhaite,

— Je vais plus loin que vous, reprit Collatine, et il y a des moments où je ne serais pas trop marrie de n'avoir jamais été.

— Je vous assure, dit Plotine, que je ne suis point de votre avis car il y a d'assez douces choses en la vie et je ne sais point d'autre remède pour m'ôter le chagrin de la mort que de n'y penser point. Mais quand malgré moi j'apprends la mort de quelqu'un, je cherche toujours quelque cause à cette mort qui ne me puisse convenir. Par exemple, si c'est une personne âgée, je dis simplement qu'il y avait longtemps qu'elle était au monde, et je pense en secret que je suis bien loin de cet âge-là. Si c'est une jeune personne, je dis qu'elle était d'un tempérament faible et malsain, une autre fois qu'elle ne se conservait pas; en une autre rencontre, qu'elle avait fait quelque chose qui avait causé son mal et quoique je dise, je me flatte toujours de l'espérance de vivre le plus longtemps qu'on peut vivre. Je sais les noms de tous ceux qui ont vécu un siècle, et détachant mon esprit de cette funeste pensée le plus tôt que je le puis, j'abandonne mon cœur à la joie et je m'en trouve sans comparaison mieux que Flavie ne se trouve d'abandonner le sien à la crainte.

— Pour moi, dit Clélie, je ne suis pas comme vous, puisque je pense à la mort quand l'occasion s'en présente, mais j'y pense sans frayeur car comme infailliblement il faudra un jour la voir de plus près que je ne la vois, je trouve qu'il est à propos qu'elle ne me soit pas tout à fait étrangère.

— Eh! de grâce, dit alors Flavie, ne parlons plus de mort je vous en conjure, si vous ne voulez me faire mourir. Aussi bien est-ce une pauvre consolation pour des affligés que de ne les entretenir que de choses funestes.

— Ceux qui leur parlent de choses fort enjouées, reprit Artemidore, les incommode bien davantage! Cependant cela arrive tous les jours dans le monde.

— Ce que vous dites est vrai, reprit Zenocrate, c'est pourquoi je suis ennemi de toutes ces visites de deuil car je n'aime point à faire le triste quand je ne suis pas affligé et il est assurément injuste d'aller rire chez des gens qui pleurent.

— On fait tant de choses mal à propos dans le monde, reprit Amilcar, qu'il s'y faut bien accoutumer, et s'il n'y avait point d'autres maux dans la vie que ceux qu'on souffre des sottises d'autrui, on ne serait point trop malheureux car de l'humeur dont on est, on s'en divertit plus qu'on ne s'en afflige. «

Comme ils en étaient-là, on vint dire que Tarquin ayant su par le retour de ses envoyés qu'on avait pris ceux qui s'étaient déclarés pour son parti, avait envoyé dire par un héraut à la porte de la ville que si on faisait mourir ceux qu'on avait arrêtés, il déclarait la guerre à Rome. De sorte que comme ils étaient déjà morts, il fallut tenir la guerre pour déclarée. On ajouta à cette nouvelle, que Brutus et Valerius pour témoigner qu'ils ne craignaient point cette menace, avaient répondu qu'ils acceptaient le défi, et qu'ils feraient le lendemain rouvrir le temple de Janus qu'ils n'avaient fait fermer après le départ de Tarquin, que pour réjouir le peuple par une marque de paix qu'on n'avait jamais vue durant le règne du tyran, car ce temple n'avait point été fermé depuis le règne de Numa, pendant lequel il y avait eu quarante-trois ans de paix. Cette nouvelle ne surprit pas la compagnie mais elle affligea Clélie en particulier, parce qu'elle s'imaginait qu'il serait bien difficile, si la guerre durait, que le Roi de Clusium ne s'y intéressât point et qu'Aronce ne se trouvât pas engagé en un parti opposé à celui de Rome. Elle dissimula pourtant sa pensée et fut même contrainte de souffrir qu'Horace l'entretînt quelque temps, après quoi toute la compagnie se sépara. Le lendemain les deux consuls furent avec cérémonie ouvrir toutes les portes

du temple de Janus, où tout le peuple entra en foule pour assister aux sacrifices que l'on offrit sur les douze autels qui étaient consacrés aux douze mois de l'année, afin qu'en quelque saison que les Romains fissent la guerre, elle leur fût toujours avantageuse. Brutus fit une prière publique pour le peuple Romain, qui en peu de paroles apprit à tous ceux qui l'entendirent, l'équité de leur cause et le respect qu'ils devaient aux dieux. Et comme ensuite de cela tous les présages furent heureux et que ce jour-là n'était pas un de ces jours qui étaient estimés funestes aux Romains, tout le peuple en général espéra une heureuse issue de la guerre. Cependant, on songea à exécuter ce qui avait été résolu quelques jours auparavant. Artemidore et Zenocrate partirent de Rome pour aller déguisés à Clusium, afin de tâcher par le moyen de la Princesse des Leontins, d'empêcher Porsenna de prendre part à la guerre que Tarquin allait faire mais ce fut après avoir conféré avec Brutus, Valerius, Herminius et Amilcar, et après avoir dit adieu à Sulpicie, et à son admirable fille. D'autre part, Celere s'étant bien déguisé ne fut point reconnu à Tarquinie, et fut témoin de la fureur qu'eurent Tarquin et Tullie, lorsque l'entreprise de leurs envoyés manqua à Rome. Ils eurent pourtant je ne sais quelle maligne consolation de savoir que Brutus avait, du moins, eu la douleur de voir mourir ses propres enfants. Celere vit aussi le désespoir de la belle Ocrisie qui voulut se faire mourir quand elle sut la mort de son amant. Cependant, quoique Tarquin hait horriblement Aronce parce qu'il était aimé de Clélie, l'ambition l'emportant alors sur l'amour, il se garda bien de le maltraiter. Au contraire, on eut tant de soin de lui qu'il guérit assez promptement de ses blessures, mais on le garda pourtant fort exactement. Ce qui consola le plus Aronce fut que le Prince de Pometie et Titus qui avaient de la vertu, eurent la permission de le visiter. De sorte que par eux il savait ce qui se passait à Rome. Celere ayant donc remarqué que ces princes voyaient souvent Aronce et ne trouvant nulle voie de pouvoir lui parler sans leur assistance, se résolut de se confier au Prince de Pometie dont les inclinations étaient toutes nobles et toutes vertueuses. Il se fit donc connaître à lui et le conjura de vouloir lui faire trouver les moyens de voir Aronce pour lui dire des nouvelles de Clélie, l'assurant qu'il ne se méfierait que de ce qui regardait directement l'amour d'Aronce et point du tout de l'intérêt de Rome. Si bien que comme le Prince de Pometie était sensible aux malheurs des amants, il promit à Celere de faire ce qu'il souhaitait, joint qu'étant éperdument amoureux d'Hermilie, il se résolut à le confier à Celere et à obtenir de lui que par la même voie qui donnerait des nouvelles d'Aronce à Clélie, il donnât des siennes à l'aimable sœur de Brutus. Il associa même le Prince son frère, à cette confiance afin que Celere donnât aussi de ses nouvelles à Collatine qu'il aimait si tendrement, car en l'état où étaient alors les choses il leur eut été très difficile de pouvoir envoyer souvent à Rome sans être découverts. Par Celere ils étaient assurés que leurs lettres seraient sûrement rendues, si bien que lui ayant promis de ne faire rien que ce qui regardait leur amour, et lui de son côté leur ayant promis de ne se mêler que de celle de son ami, ces deux princes agirent si adroitement, que les officiers qui gardaient Aronce souffrirent qu'ils fissent toujours entrer quelques-uns des leurs avec eux, quand ils allaient voir ce prisonnier. Par ce moyen, Celere habillé comme le sont les esclaves qui servent les princes à la chambre, les accompagnait quand ils allaient visiter Aronce. La première fois qu'il y fut, cet illustre prisonnier en eut une joie très sensible et il se fit une conversation entre le Prince de Pometie, Titus et lui, qui fut la plus belle et la plus généreuse du monde. De sorte que depuis cela, Celere fut le confident de ces trois princes et fut diverses fois à Rome porter leurs lettres à Clélie, à Hermilie et à Collatine, de qui il apportait fidèlement les réponses à ces trois amants qui trouvaient, du moins, quelque conso-

lation à parler de leur malheur ensemble. Car comme le Prince de Pométie et Titus étaient très vertueux, ils avaient horreur des mauvaises actions de ceux à qui ils devaient la vie, et si la même vertu qui leur faisait haïr leurs crimes ne les eût attachés à leurs intérêts, ils auraient été leurs ennemis, car pour la couronne ils savaient bien qu'elle ne leur était pas destinée et que Tarquin et Tullie regardaient seulement Sextus comme étant digne de leur succéder. Ce qu'il y avait de remarquable, c'est que ce prince, qui par la violence qu'il avait faite à la vertueuse Lucrece était cause du renversement de sa maison, du soulèvement de Rome et de tout le malheur dont le roi son père, la reine sa mère, les princes ses frères et lui, étaient alors accablés, ne laissait pas de se divertir autant qu'il pouvait à la petite ville où il s'était retiré, et d'où il n'osait partir parce que, par politique, Tarquin ne l'avait osé rappeler auprès de lui. De sorte que sans se souvenir de la mort de la personne aimée, et sans penser même à tous les malheurs qu'il devait vraisemblablement prévoir, il menait une vie aussi voluptueuse que s'il eût encore été à Rome en pleine paix. Il n'en était pas de même de Tarquin et de Tullie, car ils n'oubliaient rien de tout ce qu'ils pensaient pouvoir servir à leur rétablissement. En effet, après qu'ils eurent envoyé à Rome et que les consuls eurent accepté la guerre qu'ils leur avaient fait déclarer, Tarquin fut un matin trouver Aronce pour l'obliger à vouloir écrire à Porsenna, afin qu'il l'assurât qu'il n'était pas maltraité et que celui qu'il devait envoyer vers lui fût plus favorablement reçu. «Ce que je veux de vous, lui dit Tarquin, n'a rien d'injuste et ne sent point la tyrannie que mes ennemis me reprochent. Car enfin, vous ayant pris les armes à la main contre moi, je pourrais vous traiter en ennemi sans pouvoir être accusé d'injustice. Cependant, comme il y a une alliance fort étroite entre le roi de Clusium et moi, je veux agir avec modération. Aussi est-il juste que vous agissiez avec équité, et que vous ne me refusiez pas ce que je vous demande.

— Seigneur, reprit Aronce sans s'émouvoir, je sais bien qu'il y a eu alliance entre Rome et Clusium, mais je ne sais pas s'il y en aura à l'avenir entre Tarquin et Porsenna. Quoiqu'il en soit, ajouta-t-il, tout ce que je vous puis dire, est que vous m'avez pris les armes à la main et que je ne prétends nul autre avantage que d'être traité en prisonnier de guerre. Ne me regardez donc pas comme fils du roi de Clusium en cette rencontre, mais comme un ami de Clelius, de Brutus, de Valerius et d'Herminius, et comme un amant de Clélie. Regardez-moi, dis-je, comme un ennemi et ne prétendez pas que j'écrive jamais rien au roi mon père, pour l'engager dans vos intérêts.

— Il entend trop bien les siens, reprit Tarquin, pour ne protéger pas un prince que ses sujets rebelles ont chassé, et pour ne s'unir pas avec moi.

— S'il le fait, répliqua généreusement Aronce, je serai le plus malheureux de tous les hommes d'être forcé de ne pouvoir plus avec honneur, porter les armes contre vous, et s'il ne le fait pas, je serai infailliblement du parti de vos ennemis.»

Tarquin voyant avec quelle fermeté Aronce parlait et l'attribuant à la force de la passion qu'il avait pour Clélie, en fut encore plus irrité, de sorte que quoique la politique voulût qu'il ménageât l'esprit de cet illustre captif, il ne put s'empêcher de lui répondre aigrement et de lui faire connaître que s'il ne le maltraitait pas ce n'était pas pour l'amour de lui. Cependant, il renvoya encore vers Porsenna, pour lui dire qu'il avait pris le prince son fils les armes à la main, qu'il ne le retenait pourtant pas comme un ennemi mais seulement par peur qu'il ne s'allât jeter dans Rome où il pourrait épouser Clélie qui y était alors en liberté, que sachant que ce n'était pas son intention il envoyait vers lui pour l'en avertir, le priant et l'exhortant de prendre son parti, de se souvenir de l'alliance qu'ils avaient ensemble, et de bien penser que

sa cause était celle de tous les rois. Après cela, Tarquin fut lui-même de ville en ville demander secours à ses voisins, menant les princes ses fils avec lui pour faire plus de compassion aux peuples. Mais comme Tarquin s'était fait craindre sans se faire aimer, il ne fut favorablement écouté que des Veientins. Aussi apporta-t-il plus de soin à les attirer dans son parti que les autres, parce qu'en effet, Veies était une des plus considérables villes de toute la Toscane. Elle était grande comme Athènes, fort peuplée et fort riche, les habitants en étaient braves et le pays qui en dépendait, s'étendait depuis le Janicule jusqu'à Tarquinie, et de là jusqu'au mont Soracte vers les Saliques, étant située sur un haut en un pays fertile à quatorze mille de Rome, et par conséquent fort propre à faire subsister une armée commodément, et à incommoder étrangement les Romains.

Tarquin étant alors assuré que ceux de Tarquinie, qui était encore une très puissante ville, seraient pour lui, crut que s'il pouvait unir les Veientins et les Tarquiniens, ils seraient assez forts pour vaincre Rome. Il apporta donc un soin particulier à les engager dans ses intérêts et ne se voulant fier à personne pour persuader ceux qu'il voulait gagner, il se disposa à parler lui-même. On assembla donc le conseil qui gouvernait cette importante ville, où Tarquin se trouva suivi des deux Princes ses fils, avec peu de train, pour faire plus de pitié à ceux qu'il voulait intéresser dans ses disgrâces. Comme tout le monde en général est touché des événements extraordinaires, quelque tyrannique qu'eût été la domination de Tarquin, ceux à qui il parlait n'étant pas ses sujets et n'étant que ses voisins et ses alliés, ils l'écoutèrent avec respect et le regardèrent avec compassion. Tarquin était sans doute laid, mais il avait pourtant je ne sais quoi de grand dans sa fierté, qui convenait à sa naissance. Et comme il était suivi des Princes ses fils, qui étaient très bien faits, cela attendrissait le cœur de ceux qui voyaient des princes de si grande naissance devenus malheureux en si peu de temps. Tarquin étant donc placé où il devait être pour parler, prit la parole et faisant violence à son humeur il commença de prier pour la première fois, lui qui n'avait jamais fait que commander. «Vous voyez généreux Veientins, leur dit-il, ce que nuls autres que vous n'ont peut-être jamais vu, c'est-à-dire un malheureux roi qui en un moment a perdu la couronne pendant qu'il exposait sa vie au siège d'Ardée, pour la gloire de ceux qui l'ont chassé. Je ne me justifie point auprès de vous de toutes les prétendues violences que mes ennemis me reprochent, car les justes bornes de l'autorité légitime ou de l'autorité tyrannique, ne sont pas si précisément marquées par la raison que l'on ne puisse quelquefois appeler tyrannie, ce qui n'est qu'un effet de la vigueur de celui qui gouverne. C'est pourquoi, sans examiner si ma politique a été trop rigoureuse ou non, je dis seulement que quand j'aurais été injuste, mes sujets sont criminels et que mes voisins sont obligés de m'assister. Vous me direz peut-être que les États monarchiques ont plus d'intérêt que vous à me protéger mais j'ai à vous répondre que vous y êtes aussi intéressés qu'eux et que les conséquences en sont aussi dangereuses pour votre état que pour un d'autre nature. Car enfin à proprement parler, ce n'est pas le roi que le peuple hait, c'est la puissance qui le force à se soumettre. En effet, qui chercherait dans le fond du cœur de tous les peuples du monde, trouverait bien souvent que ceux qui vivent dans des républiques voudraient vivre sous des rois, et que ceux qui vivent sous des rois voudraient vivre dans des républiques. De sorte que vous avez intérêt à punir la rébellion de mes sujets, si vous ne voulez donner un mauvais exemple à ceux qui vous obéissent présentement, parce qu'ils croient peut-être qu'ils ne pourraient pas cesser impunément de vous obéir. Vous savez de plus, généreux Veientins, qu'il y a une antipathie naturelle

entre les Romains et vous qui vous doit obliger à embrasser une occasion juste de vous venger des anciennes injustices qu'ils vous ont faites. Embrassez-la donc généreusement, et n'abandonnez pas un malheureux roi chassé non seulement par ses sujets, mais par ses plus proches qui lui ont arraché la couronne de leurs propres mains et qui ont été contraints de partager sa puissance parce qu'il ne s'est trouvé personne parmi eux qui fut digne de la posséder toute entière. Ne craignez pas d'attaquer des gens qui après avoir été rebelles à leur roi seront assurément traîtres les uns aux autres. Nous triompherons sans peine si vous me voulez assister mais sur toutes choses il faut de la diligence, et il ne faut pas donner loisir à mes ennemis de se fortifier en s'unissant. Secourez-moi donc généreux Veientins, vengez vos troupes vaincues autrefois par les légions romaines, donnez-vous la gloire d'avoir remis un roi dans le trône, qui ne se servira de la puissance que vous lui aurez redonnée que pour vous venger de vos ennemis si vous en avez qui vous osent attaquer quand nous serons joints ensemble. Les Tarquiniens se joindront à vous et si vous m'en croyez vous n'attendrez point que tous les autres peuples s'intéressent à ma disgrâce ; vous ôterez à vos ennemis l'avantage d'avoir vengé l'outrage que j'ai reçu et vous agirez enfin comme généreux voisins, fidèles alliés et habiles politiques.»

Tarquin ayant cessé de parler se retira pour laisser la liberté des suffrages. D'abord comme il avait ému le cœur de ceux qui l'avaient écouté, il sembla que toutes les voix fussent pour lui. Mais quelques-uns de l'assemblée ayant regardé la chose de plus près et considéré les suites qu'elle pouvait avoir, dirent qu'il fallait examiner s'ils étaient alliés de Rome ou de Tarquin. «Car enfin, disait un de ceux qui étaient de ce sentiment-là, l'union des deux peuples est ce qui fait la commodité du commerce, et non pas l'alliance d'un roi dépossédé, qui ne doit plus être considéré par nous que comme un particulier.

— Mais si Tarquin remontait sur le trône, reprit un autre de l'assemblée, et qu'il y remontât sans que nous l'eussions assisté, en quel état nous trouverions-nous ? Ne serait-il pas notre plus grand ennemi ? Et cette union de peuple que vous dites qui fait la commodité du commerce, pourrait-elle subsister si nous l'avions abandonné ? Ce n'est point à nous, ajouta-t-il, à examiner s'il a été chassé justement ou non, mais c'est à nous à prendre une occasion de faire la guerre à nos anciens ennemis, puisque nous la trouvons favorable. Il est toujours bon de protéger des princes malheureux, et il serait dangereux de ne le faire pas, car enfin, si nous refusons d'être du parti de Tarquin, il faut donc être de celui de Rome qui nous a déjà voulu faire déclarer pour elle. De sorte que comme c'est Rome qu'il faut attaquer, ce sera sur nos terres, et à nos dépens que les armées ennemies subsisteront sans ordre, et par conséquent avec toutes les violences qui suivent les commencements des guerres de cette nature. Au contraire, si nous sommes du parti de ceux qui doivent attaquer Rome, il nous sera plus aisé de sauver notre pays de toutes les hostilités de la guerre.»

Ce Veientin ayant parlé avec force, fit que celui qui lui résistait ne put emporter le plus grand nombre de son parti, quoiqu'il disputât opiniâtement. Ainsi il fut résolu que l'on assisterait Tarquin de toutes les forces de l'État.

Ce prince étant donc retourné à Tarquinie, les habitants de cette ville se disposèrent avec ardeur à mettre en campagne le plus de troupes qu'ils pourraient, leur semblant qu'il leur était fort glorieux qu'une famille de leur ville régnât à Rome. D'autre part, Brutus et Valerius n'oubliaient rien pour se préparer à la guerre et faisant enrôler tous ceux qui étaient capables de porter les armes et qui n'étaient pas encore enrôlés, ils pensaient tout à la fois à faire la revue des légions, à former une armée, à discipliner

de nouveaux soldats, à fortifier leur ville et à porter la guerre le plus loin de leurs murailles qu'ils pourraient. Ainsi dans Rome, dans Veies, et dans Tarquinie, tous étaient en armes et tous se préparaient à combattre. Cependant, Celere allait et venait de Tarquinie à Rome et de Rome à Tarquinie, pour porter des nouvelles d'Aronce à Clélie et de Clélie à Aronce. Mais toutes les fois qu'il y allait, il était chargé de lettres pour Hermilie et pour Collatine, qui eurent un grand redoublement de douleur quand elles surent que les armées seraient bientôt en campagne. Car lorsqu'Hermilie pensait qu'elle allait voir son frère et son amante les armes à la main l'un contre l'autre, elle avait une douleur qui était plus forte que sa raison, et ne sachant que souhaiter, elle ne souhaitait rien et demeurait dans la plus douloureuse incertitude du monde. Collatine était aussi très affligée et Clélie l'était de telle sorte que rien n'égalait sa douleur. Ce qui l'affligeait encore plus, était qu'elle apprenait par Celere, qu'Aronce avait des moments où il avait une jalousie étrange, par la crainte où il était qu'Horace ne le détruisit dans son esprit. Elle ne savait même que désirer en l'état où étaient les choses, car si elle souhaitait que Tarquin rendît Aronce à Porsenna elle jugeait bien qu'il serait prisonnier à Clusium comme il l'était à Tarquinie, si ce n'était qu'il promît au roi son père de ne penser plus à elle, ce qui eût été la plus grande infortune qui lui eût pu arriver. D'autre part, s'il s'échappait de ses gardes et qu'il vint à Rome, elle le voyait entre deux rivaux, et elle le voyait exposé à tous les périls de la guerre. Cependant, Mutius n'oubliait rien pour plaire à Valerie et Herminius ne donnait nul repos à Valerius qui demeurait ferme dans sa résolution, joint que ne trouvant pas à propos de marier sa fille en la conjoncture où étaient les choses, il fallut de nécessité qu'Herminius se résolut à ne le presser plus. Ainsi il n'y avait qu'Amilcar et Plotine qui n'eussent point de malheur, au contraire, ayant beaucoup d'inclination l'un pour l'autre, ils se trouvaient assez heureux et sans prévoir que l'état de leur fortune ne leur permettait pas de croire qu'ils pussent être longtemps ensemble, le plaisir présent leur ôtait la crainte de l'avenir et suffisait à les contenter. De sorte qu'au milieu de tant de gens malheureux, et au milieu d'une ville où l'on ne parlait plus que de guerre, ils ne parlaient que d'amour et se réjouissaient de tout, excepté du malheur de leurs amis. Comme les chemins n'étaient pas libres et que Persandre se résolut de servir Rome tant que la guerre y durerait, Cefonie y prit une maison et Plotine demeura avec elle. Il est vrai qu'elles étaient si souvent avec Clélie, Valerie, Collatine, et Hermilie, qu'on peut dire qu'elles étaient inséparables. Pour Horace, il n'oubliait rien pour se mettre bien avec Clelius à qui il était toujours fort cher par le souvenir de sa mère qu'il avait aimée devant que d'épouser Sulpicie. Pour Clélie, il vivait si respectueusement avec elle, qu'elle ne pouvait trouver lieu de s'en plaindre quoi qu'elle en eût envie. Il lui parlait même toujours d'Aronce avec beaucoup de retenue et il l'embarrassait plus par sa façon d'agir que s'il lui eût parlé d'une autre sorte. «Je vois bien Madame, lui disait-il un jour qu'il était auprès d'elle et qu'elle rêvait, que votre esprit n'est point où vous êtes, qu'Aronce vous occupe plus qu'Horace. Oui, Madame, votre cœur est en prison avec mon rival, et de l'heure que je parle, vous ne songez pas seulement à m'écouter. Cependant, si vous considérez bien l'état des choses, vous verriez que la fortune ne veut pas qu'Aronce soit heureux. Sa propre naissance est un obstacle invincible à sa félicité, puisque le roi son père, ne lui permettra jamais de vous épouser, et que selon toutes les apparences Porsenna allant devenir ennemi de Rome, Clelius ne voudra plus lui-même que vous pensiez à Aronce, joint qu'étant prisonnier de Tarquin, son destin est encore bien douteux.

— Comme je n'ai pas l'audace de vouloir pénétrer dans les secrets des dieux, répliqua Clélie, je laisse l'avenir sous leur conduite, mais après tout Horace, quand je ne pourrais être à Aronce, je ne serais jamais à vous et pour vous témoigner que ce n'est pas par caprice que je vous parle ainsi, je veux bien vous avouer que j'ai cru et que je crois encore qu'il est permis d'aimer une fois en sa vie, pourvu que cette amour soit innocente et qu'on aime avec une résolution inébranlable de n'avoir jamais seconde passion quoiqu'il puisse arriver, car sans cela, je trouve une femme digne de mépris et indigne de vivre. De sorte que comme je ne puis pas vous nier qu'Aronce a touché mon cœur et qu'il le possède encore, quand il arriverait mille et mille obstacles à l'heureux succès de notre affection cela ne vous rendrait pas plus heureux.

— Mais Madame, reprit Horace, s'il est vrai qu'Aronce ne puisse être content, pourquoi ne voulez-vous pas que je le sois ?

— C'est parce que je suis assurée, répliqua-t-elle, que vous ne le pourrez jamais être. Car enfin je vous le dis avec toute la sincérité possible, je ne puis jamais être capable d'une seconde affection, et quand Aronce serait mort, ou, ce qui est encore quelque chose de plus fort, quand il serait inconstant et que je ne l'aimerais plus, je n'aimerais plus rien par un pur sentiment de gloire, et je mourrais mille fois plutôt que de me rengager jamais à rien aimer. Et puis nous n'en sommes pas là, car Aronce est vivant et ne sera pas infidèle, et Clelius est si raisonnable que je ne puis craindre qu'il veuille jamais forcer ma volonté quand même il changerait de sentiments.»

Comme Clélie parlait ainsi, le Prince de Numidie vint pour la première fois chez Sulpicie, qui le trouva fort changé. Ses blessures et ses chagrins l'ayant si fort abattu qu'il n'était pas reconnaissable. Il était si pâle qu'il ne semblait plus être un Africain, joint qu'ayant changé de climat, il s'était déshalé, et l'on ne l'eût pu alors discerner d'avec un Romain. Sulpicie qui savait le rang qu'il tenait, à qui il avait parlé avec tant de générosité lorsque Clelius et elle l'avaient rencontré auprès d'Ameriole, et qui n'ignorait pas avec quelle valeur il avait exposé sa vie pour délivrer son incomparable fille, le reçut fort bien. Clélie même qui l'avait vu combattre deux fois pour sa liberté avec une valeur incroyable, ne put lui refuser d'avoir de la civilité pour lui, et de se souvenir que lorsqu'elle l'avait vu exposer sa vie pour elle dans le palais de Tarquin, elle l'avait pris pour Aronce. Mais comme le Prince de Numidie et Horace ne s'étaient point vus depuis qu'ils avaient combattu sur le lac de Trasimène, ils se regardèrent assez fièrement, et si Clelius ne fut arrivé, peut-être que ces deux amants qui ne pouvaient venir à bout de détruire Aronce dans le cœur de Clélie, ni de se venger de lui parce qu'ils lui avaient tous deux de l'obligation, se fussent apparemment querellés. Mais la sagesse de Clelius fit qu'ayant su que le Prince de Numidie et Horace étaient dans la chambre de sa femme, il y entra pour en faire sortir Horace sur le prétexte des affaires publiques, laissant ordre à Sulpicie et à Clélie de ménager l'esprit d'Aderbal comme il ménagerait celui de son rival. Clélie voulant donc obéir à son père et à la raison, parla au Prince de Numidie avec beaucoup de douceur, pendant que Sulpicie parlait à la vertueuse Sivelia qui l'était venu voir. Elle le remercia alors des périls où il s'était exposé pour elle, elle le loua de la généreuse résolution qu'il avait prise de vouloir combattre la passion qu'il avait dans l'âme et le pria de vouloir ensuite cesser de haïr Horace. «Vous savez, lui dit-elle, que je ne vous en parle pas par affection que j'ai pour lui, mais seulement pour empêcher deux hommes d'un très grand mérite d'être brouillés ensemble, en un temps où Rome a tant besoin de gens de courage qui ne pensent qu'à la défendre.

— Eh, Madame, reprit Aderbal, n'est-ce pas assez que vous preniez Aronce, que vous aimez, en votre protection, sans y prendre encore Horace que vous n'aimez pas ?

— Mais puisque je ne l'aime point, reprit-elle, pourquoi le haïssez-vous ?

— Hélas, Madame, répliqua-t-il brusquement, je le hais parce qu'il vous aime, et parce qu'il n'est pas possible de ne haïr point un rival !

— Quoiqu'il en soit, dit-elle, je vous demande pour grâce de ne chercher point à le quereller.

— Je vous assure, reprit-il, que je ne cherche qu'à mourir, et je suis même si malheureux, que je ne puis trouver ce que tant de gens trouvent sans le chercher. Mais Madame, ajouta-t-il, en attendant que je meure, ne me refusez pas une consolation que je vous vais demander.

— Comme tous les amants sont injustes, reprit-elle, il ne faut jamais leur rien promettre sans savoir ce qu'on leur promet, c'est pourquoi il faut que vous me disiez ce que vous voulez avant que je vous réponde.

— Je veux Madame, lui dit-il, que vous me fassiez la grâce de me dire que je ne suis pas le plus haï de tous ceux qui vous aiment. Je laisse à Aronce la gloire d'être le plus aimé, il l'a mérité et j'en suis indigne, et mille raisons veulent que je souffre ce malheur-là. Mais du moins, ne me refusez pas la permission de croire que je ne suis pas si mal avec vous qu'Horace. Je sais bien qu'il vous a ramenée à Rome, mais Madame, il vous avait enlevée à Capoue et l'on ne peut dire autre chose de lui, en apprenant qu'il vous a conduite ici, sinon qu'il a pu résister à la tentation de vous enlever une seconde fois. Mais pour moi Madame, je suis venu à Rome pour vous délivrer, avec la certitude de n'être jamais aimé de vous. Sachez-m'en donc quelque gré, et ne me refusez pas la grâce que je vous demande.

— Je vous accorde plus que vous ne me demandez, reprit Clélie, car non seulement vous ne serez point haï mais j'aurai même beaucoup d'amitié pour vous, si vous voulez n'avoir plus d'amour pour moi.

— Ha, Madame, s'écria-t-il, vous ne m'aimerez de votre vie si vous ne pouvez aimer que quand je ne vous aimerai plus.»

Comme Aderbal parlait ainsi, Valerie et Flavie entrèrent, Herminius y vint un moment après, Cefonie et Plotine vinrent aussi et Amilcar, qui ne les abandonnait guère arriva, que toute la compagnie n'était pas encore assise. Mais comme il parut un peu moins enjoué qu'à l'ordinaire, Clélie lui en demanda la cause. «Quoiqu'il ne me soit pas aisé de refuser quelque chose à une personne de votre mérite, j'ai pourtant quelque envie, répliqua-t-il, de ne vous dire point ce que vous me demandez, car si je vous le dis vous vous moquerez de moi.

— Vous êtes si peu souvent exposé à cette aventure-là, reprit Plotine, que quand ce ne serait que par curiosité, je vous conseille de vous y exposer.

— Tout de bon, reprit Amilcar, je ne serai point cru si je vous dis de quoi je me plains.

— Comme ce ne sera peut-être pas la première fois qu'on n'aura point ajouté foi à vos paroles, répliqua Plotine en souriant, vous ne devez pas tant craindre de n'être point cru.

— Sachez donc, dit-il, que de ma vie je ne me suis tant ennuyé que j'ai fait aujourd'hui, durant trois heures que j'ai été avec un homme que j'ai entretenu de cent choses différentes.

— C'est donc quelque homme de peu d'esprit, reprit le Prince de Numidie,

— Nullement Seigneur, répliqua Amilcar, et ce n'est point de sa stupidité dont je me plains.

— C'est donc quelqu'un de ces hommes qui disputent sur toutes choses, dit Herminius, et avec qui il faut contester opiniâtement parce qu'ils contredisent toujours ceux avec qui ils sont ?

— Au contraire, répondit Amilcar, c'est un homme qui ne dispute jamais, qui veut tout ce que l'on veut, qui dit tout ce que l'on dit, qui n'a point d'opinion que celle qu'on lui donne, qui ne dit jamais non de rien, qui dit oui de tout, qui se dédit tant qu'il vous plaît et qui, par une complaisance lâche, tiède, ennuyeuse et insupportable, fait que la conversation meurt à tous les moments qu'on ne peut plus que lui dire, et qu'on ne peut se divertir avec lui si on ne prend le parti de s'en moquer.

— Vous exagérez cela si plaisamment, dit Clélie, que j'aurais assez de curiosité de savoir qui est cet homme si excessivement complaisant qu'il ait fait un défaut d'une bonne qualité.

— C'est un homme, reprit-il, qui a la mine fade, l'esprit doux, l'action négligée, qui marche lentement et qui est toujours tout prêt à dire oui. En effet, m'étant malheureusement trouvé engagé avec lui, nous avons d'abord commencé de parler de guerre, mais comme j'ai bientôt remarqué que c'était un homme qui disait tout ce qu'on voulait, je l'ai fait changer cent fois de sentiments. Je lui ai fait louer Brutus et Tarquin, je lui ai fait dire que Rome vaincrait, que Rome serait vaincue, que Sextus était fou, que Sextus était sage, que sans la vertu un homme ne pouvait être heureux, qu'avec la vertu on était toujours misérable, je l'ai enfin fait contredire tant qu'il m'a plu. Ensuite je lui ai proposé d'aller en vingt lieux différents où je suis assuré qu'il n'avait que faire mais il m'a pourtant toujours dit qu'il avait affaire partout où je lui proposais d'aller, et il m'a enfin réduit à lui dire que je n'avais que faire de lui et à le laisser là pour venir ici, où l'on me fait le plus grand plaisir du monde de me contredire car je suis si las de complaisance, que je regarde présentement le plaisir de disputer, comme le plus grand plaisir du monde.

— Il est si aisé de vous donner ce plaisir-là, reprit Plotine en riant, que je m'offre à l'heure même à soutenir que la complaisance est la meilleure, la plus agréable, la plus commode et la plus nécessaire qualité qu'on puisse avoir. En effet, comparez un peu cet homme qui ne dit jamais non, à un autre que je connais qui ne dit jamais oui, qui dispute toujours, qui contredit tout le monde, qui cesse de vouloir ce qu'il veut dès qu'un autre le veut comme lui, qui quitte ses propres sentiments dès qu'il est venu à bout de les persuader à quelqu'un, de peur d'être de l'avis d'un autre, et qui chasse enfin de toutes les conversations où il se trouve la paix et les plaisirs par son opiniâtreté à disputer contre tous ceux qu'il rencontre, et vous verrez si votre complaisant qui vous a tant ennuyé ne vaut pas encore mieux que celui dont je parle. Car enfin, on ne peut pas nier que la complaisance ne soit une bonne qualité.

— C'en est une sans doute, répliqua Herminius, mais il faut assurément qu'elle ait des bornes et que le jugement la conduise, car elle est de telle nature, qu'elle sert quelquefois autant au vice qu'à la vertu.

— Je n'aurais jamais cru, dit Clélie, que deux des hommes du monde qui sont les plus complaisants eussent parlé contre la complaisance.

— En mon particulier, dit Herminius, je ne suis point contre elle quand elle est raisonnable, au contraire, je soutiens qu'elle est nécessaire à la société de tous les hommes, qu'elle sert à tous les plaisirs, qu'elle entretient l'amitié et l'amour, et que sans complaisance on serait toujours en guerre et en chagrin. Mais je soutiens en même temps, que comme la sincérité est la vertu de toutes qui est la plus particulière aux gens d'honneur, la complaisance est de toutes les vertus, celle dont les lâches, les intéressés, les fourbes et les flatteurs abusent le plus souvent. Enfin, je la tiens si dangereuse que je la compare à ces poisons subtils qu'on mêle dans des fleurs, et qui tuent sans qu'on s'en puisse garder.

— Cependant, dit Cefonie, quand on veut louer une femme, on dit «elle est complaisante, elle est douce»,

— Il est vrai, reprit Amilcar, et j'avoue même qu'il faut qu'une femme le soit, mais la difficulté est de savoir comment il le faut être, et quelles sont les véritables bornes que la complaisance doit avoir. Car comme la libéralité, cette vertu héroïque qui fait plus ressembler les hommes aux dieux que toutes les autres, devient prodigalité quand elle est excessive et peu judicieuse, de même la complaisance qui est une vertu paisible et agréable, fort nécessaire à la société et fort digne d'être estimée, devient un vice quand elle n'a point de bornes. Et à parler véritablement, il n'est pas de cette vertu comme des autres car il n'y a que d'une sorte de justice, il n'y a que d'une sorte de générosité et de sagesse, mais il y a de cent sortes de complaisances, dont la plus grande partie ne vaut rien.

— Ha ! pour cent, dit Plotine, vous en dites trop,

— Au contraire, reprit Herminius, si la fantaisie m'en prend je dirai mille et je ne mentirai pas.

— Je crois que vous feriez un grand plaisir à la compagnie si vous vouliez la bien instruire sur une chose si importante, reprit Clélie,

— Je le ferai volontiers, dit-il, pourvu que toutes les illustres personnes qui la composent veuillent m'avouer auparavant qu'elles ont toutes trouvé quelques gens complaisants qu'elles ont méprisés.

— Pour moi, dit Aderbal, j'en ai connu en Numidie à qui j'ai refusé tout ce qu'ils me demandaient sans autre raison, sinon qu'ils avaient une complaisance intéressée que je ne pouvais endurer.

— Vous avez raison Seigneur, reprit Herminius, car il n'y a rien de plus insupportable que ces gens qui ont une complaisance qui leur est étrangère et qui ne veulent ce que vous voulez que pour vous faire vouloir ce qu'ils veulent. Cependant le monde est rempli de ces gens-là, et l'on en trouve de toutes conditions et de tous sexes mais à n'en mentir pas, il y a un si grand nombre de complaisances que je ne crois pas pouvoir venir à bout de les nommer toutes. En effet, il y a des complaisances intéressées, des complaisances d'habitude, des complaisances d'amour, des complaisances d'estime, des complaisances d'amitié, des complaisances d'ambition, des complaisances lâches, des complaisances dissimulées, des complaisances de la cour, des complaisances de ville, des complaisances sérieuses, des complaisances enjouées, des complaisances éloquentes, des complaisances muettes, de vraies et de fausses complaisances, et mille autres.

— Il est vrai qu'il y en a de toutes les manières que vous venez de nommer, dit Plotine, mais enfin ce que je voudrais bien savoir, c'est le véritable usage de la complaisance,

soit avec les gens qui sont au-dessus de nous ou au-dessous, soit entre personnes égales, soit entre des amies et des amis ou entre des personnes qui ont de l'amour.

— Je pense, reprit Herminius, qu'on aura plutôt fait de dire ce qu'il ne faut point faire que ce qu'il faut faire, mais enfin je dirai tout ce que je croirai juste sans aucune complaisance. Je veux donc, ajouta-t-il, pour parler de la complaisance en général, qu'on n'en ait jamais qui flatte le vice, qui trahisse la vertu, qui déguise la vérité, qui nuise à la religion. Je veux qu'on ne cesse jamais d'être sincère, juste et fidèle ami, pour être complaisant. Je veux que ceux qui sont auprès des grands les respectent, mais je ne veux pas qu'ils aient une complaisance qui ne regarde que leur qualité et leur propre intérêt, et qui les oblige à louer ce qu'ils blâment dans leur cœur. Il faut sans doute être complaisant dans les choses indifférentes, mais il ne le faut jamais être dans les choses qui peuvent nuire, ni à celui pour qui on a de la complaisance, ni à nul autre.

— Je vous demande pardon, dit alors Plotine, si je vous interromps, mais j'ai tant d'envie de savoir précisément ce que vous avez entendu, quand vous avez parlé d'une complaisance muette, que je ne puis m'empêcher de vous prier de me l'apprendre.

— J'entends par une complaisance muette, reprit Herminius, ces gens qui de peur de dire quelque chose qui déplaît à leurs amis, leur laissent faire cent sottises sans les en avertir, et qui ne savent pas que la dernière marque d'amitié, est de donner un avis fidèle.

— J'en tombe d'accord, reprit Clélie, mais à n'en mentir pas, il faut que ceux qui donnent des avis les donnent avec douceur et avec adresse car peu de personnes aiment ceux qui les font apercevoir de leurs défauts. Mais pour en revenir à la complaisance, ajouta-t-elle, je voudrais donc bien savoir quand il en faut avoir ou non.

— Il en faut toujours avoir, reprit Amilcar, quand elle est agréable à ceux pour qui on l'a, et à celui qui en est capable.

— Vous dites cela trop généralement, répliqua Herminius, car encore qu'universellement parlant on en doive avoir pour toutes les choses indifférentes, il est pourtant bon d'introduire dans la société une honnête liberté pour tous ceux qui la composent, qui ne les assujettisse pas à se captiver éternellement, et à ne dire jamais autre chose que ce qu'il vous plaira, à ceux qui leur proposent quelque divertissement, car pour des affaires effectives je suis persuadé qu'il n'y faut guère de complaisance, et qu'il n'appartient qu'à la raison de les régler.

— En effet, dit alors Amilcar en souriant, Herminius parle équitablement, car à proprement parler, on pourrait dire que la complaisance est la reine des bagatelles, et qu'elle n'est principalement propre que lorsqu'il s'agit de s'aller plutôt promener en un lieu qu'en un autre, de danser, ou de ne danser pas, de chanter, ou de ne chanter point.

— Du moins faut-il que vous avouiez, dit Plotine, qu'en amour la complaisance ne saurait être excessive, et que plus un amant est complaisant plus il est aimable.

— Je l'avoue, répliqua Amilcar, mais je ne sais s'il sera aussi aimé qu'il est aimable s'il est toujours excessivement complaisant et si en bonne politique d'amour, il n'est pas quelquefois à propos de se faire, du moins, un peu prier d'être complaisant.

— Pour moi, dit Herminius, je ne suis pas de votre sentiment, car je crois qu'il n'est pas si vrai que la jalousie est la compagne inséparable de l'amour, qu'il est vrai qu'il

ne peut y avoir de véritable amour sans complaisance, puisqu'il est certain qu'il y a des amants qui sont si assurés de la fidélité des personnes qu'ils aiment qu'ils n'en sont point du tout jaloux et qu'il n'en fut jamais qui n'eussent point de complaisance.

— Tant qu'un amant n'est point aimé, reprit Plotine, je crois volontiers qu'il est complaisant, mais à mon avis dès qu'il est assuré de l'affection de sa maîtresse, il est quelquefois aussi aisé de faire sa volonté, que celle de la personne qu'il aime.

— Quoiqu'il en soit, dit Herminius, s'il n'est complaisant il le doit être et je soutiens même qu'il ne saurait s'empêcher de l'être s'il aime bien. Mais si la complaisance en amour doit être aveugle, il n'en est pas de même en amitié, car elle doit toujours être accompagnée de prudence et de sincérité. La complaisance est sans doute le lien de la société civile, mais elle ne doit jamais, comme je l'ai déjà dit, ni trahir, ni flatter. Les choses absolument indifférentes sont sa plus juste domination ; partout ailleurs elle est suspecte de fourbe, d'artifice, de bassesse ou d'intérêt. Ce n'est pas qu'on ne puisse quelquefois avoir de la complaisance en des choses importantes, quoique j'aie dit que pour l'ordinaire cela ne doit pas être. Mais il faut alors que la personne qui a cette complaisance, ait seule intérêt à la chose dont il s'agit, et que la générosité lui tienne lieu de raison en cette rencontre, et la fasse agir comme elle fait. Mais une des plus dangereuses complaisances de toutes, ajouta Herminius, est celle qui applaudit à la médisance parce qu'elle veut complaire au médisant, et qui, bien loin de défendre l'innocence, la laisse opprimer lâchement et injustement.

— Il est certain, dit Clélie, que cela arrive tous les jours car comme la personne dont on médit est absente et que le médisant est présent, les complaisants de profession flattent ceux qu'ils voient, et abandonnent ceux qu'ils ne voient pas.

— Mais, dit Cefonie, encore aurais je bien envie de savoir ce que vous avez voulu dire en parlant de complaisances de la Cour, de complaisances de ville, de complaisances sérieuses et de complaisances enjouées, pour les autres, le nom que vous leur donnez les fait connaître assez précisément.

— Pour des complaisances de la Cour, dit Amilcar, il est aisé de comprendre qu'Herminius a voulu parler de ces gens qui disent toujours qu'ils feront tout ce qu'on voudra, et qui font pourtant toujours tout ce qu'ils veulent. Mais pour ce qu'il appelle complaisance de ville, je ne l'entends pas si bien, et je ne fais que m'en douter.

— Ce que j'appelle ainsi, dit Herminius, est proprement une certaine complaisance contrainte et mal entendue, mêlée de compliments, de cérémonie, et de louanges à contretemps, qui fait désespérer les gens à qui elle s'adresse. Pour ce que j'appelle complaisance sérieuse, cela regarde ces gens froids, sages et prudents, qui contraignent leurs inclinations par un grand effort d'esprit, et qui cèdent à leurs amis avec un air aussi grave et aussi froid que s'ils leur refusaient ce qu'ils leur accordent. Mais pour celle que j'appelle enjouée, elle est si particulière à Amilcar, qu'il ne faut que le voir pour la connaître car il paraît si aisé et si gai de faire ce qu'on désire de lui, qu'on dirait qu'il suit sa propre inclination, quoiqu'il dise qu'il ne fait que suivre celle de ses amis. En effet, je suis persuadé que lorsqu'il paraît le plus complaisant pour les autres, c'est lorsqu'il l'est le plus pour lui-même.

— Mais encore, dit Plotine, que faut-il faire ou ne faire pas ?

— Il faut faire tout ce que la raison veut qu'on fasse, reprit Herminius, c'est-à-dire qu'il faut avoir de la douceur, de la civilité et de la complaisance, mais de la complaisance qui ne soit point incompatible avec la liberté, qui cède sans faiblesse,

qui loue sans flatterie, qui s'accommode avec jugement et avec innocence aux temps, aux lieux et aux personnes et qui sans affectation, et sans bassesse rende la société agréable et la vie plus commode et plus divertissante. Elle doit encore servir à faire supporter les caprices ou les inégalités de ses amis, à ne prendre pas garde de si près à quelques légères rudesses pourvu qu'elles ne soient pas trop fréquentes, à soumettre quelquefois son plaisir à celui des autres, et à mille autres petites choses qui sans offenser la raison et sans aller contre la justice, servent effectivement à rendre les hommes meilleurs. En effet, la complaisance peut quelquefois désarmer la colère, apaiser la fureur et remettre le calme dans un esprit irrité. Mais il faut savoir à quoi elle est propre et n'en abuser pas comme on fait quelquefois de certains remèdes qu'on emploie indifféremment à toutes sortes de maux. Car il est certain que la sottise complaisance est fade et ennuyeuse, et qu'elle n'oblige pas même ceux à qui elle s'adresse. Il faut donc s'il est possible, trouver de celle que j'entends, et pour faire voir que je ne parle pas d'une chose qui ne puisse dire, il ne faut, ajouta-t-il, que considérer les dames qui sont ici qui ont assurément toute cette honnête complaisance qui plaît, qui ne nuit à personne, qui pare l'esprit, qui rend l'humeur agréable, qui augmente l'amitié, qui redouble l'amour, et qui s'accommodant avec la justice et la générosité, devient le charme secret de la société de tous les hommes.»

Après qu'Herminius eut cessé de parler, toutes les dames qu'il venait de louer se regardèrent comme voulant se dire l'une à l'autre qu'elles devaient répondre à la civilité d'Herminius. Mais à la fin, Clélie voyant bien que ses amies ne voulaient pas prendre tant de part aux louanges d'Herminius qu'elles lui en voulaient donner, répondit avec beaucoup d'esprit et beaucoup de modestie. Ensuite de quoi, la conversation changea car Mutius et Spurius étant entrés, dirent qu'on venait d'apprendre que les troupes ennemies seraient bientôt en campagne, et qu'on assurait que l'armée de Tarquin serait fort belle. De sorte que le sujet de cette conversation n'étant pas si agréable que l'autre dont on venait de s'entretenir, la compagnie se sépara bientôt.

Valerie qui haïssait Spurius et qui cherchait à obliger Herminius, s'en alla avec Flavie dès que Mutius eut dit cette nouvelle. Amilcar s'en alla aussi avec Cefonie et Plotine, Mutius et Spurius firent leur visite assez courte et le Prince de Numidie voyant qu'il était déjà tard, s'en alla comme les autres. Mais en s'en allant il dit encore à Clélie tout ce que le respect et l'amour joints ensemble peuvent faire dire à un amant malheureux qui veut aimer toute sa vie, même avec la certitude d'être toujours misérable. Il s'en alla donc avec une mélancolie qui l'occupait si fort, qu'il ne voyait pas ce qu'il semblait regarder tant son esprit était fortement attaché à penser au malheureux état où il se trouvait. «Car enfin, disait-il en lui-même, que me sert d'être fils de roi, si je ne puis m'empêcher d'être esclave de Clélie? Que me sert d'avoir de la raison si elle est toujours vaincue par mon amour? Que me sert d'être né généreux, si je ne puis m'empêcher d'être ingrat à Aronce? Et que me sert même d'être né en Numidie, puisque je ne puis être capable d'avoir la légèreté qu'on attribue à ceux de mon pays? Ainsi il se trouve que je n'ai pas les défauts qui me pourraient être utiles, et que j'ai des vertus qui ne me servent de rien, puisque je ne puis vaincre ma passion.»

Aderbal s'entretenant de cette sorte, arriva au lieu où il logeait sans avoir pris garde qu'un vieillard étranger qui l'avait rencontré dans la rue, l'avait fort regardé et l'avait suivi. Lorsqu'il fut à la porte de son logis cet homme qui se nommait Donilcar passant devant les esclaves de ce prince, car Brutus lui en avait fait donner, se présenta à lui avec assez de tristesse sur le visage, et lui adressant la parole : «Je ne sais Seigneur,

lui dit-il, si vous reconnaissez le malheureux Donilcar qui a eu la gloire de vous élever, mais je sais bien que j'ai pensé ne vous reconnaître pas, tant vous êtes triste et changé.»

À ces mots, Aderbal reconnaissant celui qui avait eu soin de sa jeunesse et en qui il s'était confié toute sa vie, l'embrassa avec tendresse, et le faisant entrer dans sa chambre : «Est-ce le roi mon père qui vous envoie me chercher ? lui dit-il,

— Hélas, Seigneur, répliqua Donilcar en soupirant, je ne sais si j'oserai vous dire ce qui m'amène et si je ne m'exposerai point à perdre votre amitié si je vous apprends la plus surprenante chose du monde.

— En l'état où est mon âme présentement, reprit tristement ce prince, j'ai peine à comprendre qu'il me puisse être arrivé des malheurs en Numidie qui puissent m'affliger sensiblement, pourvu que le roi mon père se porte bien.

— Le roi de Numidie, reprit Donilcar, est en santé parfaite, mais Seigneur, vous n'en serez pas plus heureux,

— De grâce ! reprit Aderbal, ne craignez point de me dire ce que vous savez car comme je vous l'ai déjà dit, en l'assiette où j'ai l'esprit, il ne peut m'arriver de malheur qu'à Rome.

— Promettez-moi donc Seigneur, reprit Donilcar, que vous ne me haïrez point quand je vous aurai appris ce que j'ai à vous apprendre.

— Je vous ai tant d'obligation, répliqua Aderbal, que je ne crois pas qu'il fût possible que je vous haïsse, quand même vous m'auriez désobligé. Parlez donc hardiment et ne me laissez pas dans l'incertitude où je suis. Je m'imagine pourtant, ajouta-t-il, que ce que vous voulez me dire est que je suis cause que les Carthaginois ont rompu avec le roi mon père, et qu'ainsi les sujets que je dois avoir un jour me haïssent, et se sont peut-être soulevés ?

— Hélas ! Seigneur, reprit Donilcar, vous ne sauriez deviner votre malheur, c'est pourquoi puisque je ne puis empêcher que vous ne le sachiez un jour, il vaut mieux que je vous l'apprenne. Sachez donc, ajouta-t-il, que vous voyez devant vous un malheureux qui vous a voulu donner une couronne, que ma femme en mourant vous a ôtée, malgré moi.

— Ce que vous me dites me paraît si obscur et si impossible, répliqua Aderbal, qu'il faut que vous vous expliquiez plus clairement si vous voulez que je vous entende.

— Hélas ! Seigneur, ce que j'ai à vous dire est que vous n'êtes point fils du roi de Numidie.

— Quoi ? reprit Amilcar, je ne suis pas ce que j'ai toujours cru être ?

— Non Seigneur, répliqua-t-il et si vous voulez que je vous apprenne votre aventure, donnez-vous la patience de m'écouter.

— Achève fortune, achève, dit alors le malheureux Aderbal, ôte-moi toutes choses jusqu'à la noblesse de la naissance ! Mais après tout, ajouta-t-il, quelque puissante et quelque injuste que tu sois, tu ne me saurais ôter le cœur d'un roi, quand même j'aurais le malheur d'être né berger.»

Après cela Aderbal se remettant un peu, regarda Donilcar avec une mélancolie extrême, et le pria de lui dire la vérité sans lui rien déguiser. «Puisque vous me le permettez Seigneur, reprit-il, je vous dirai que le roi de Numidie dont vous avez cru être fils, étant encore assez jeune, eut une violente passion pour une fille de qualité

de sa Cour, mais comme il y avait pourtant de la disproportion le roi son père, qui vivait alors, lui dit un jour qu'il ne devait avoir qu'une simple galanterie avec cette fille, et qu'il lui défendait de songer jamais à l'épouser. Mais comme c'est la coutume que la défense des choses agréables en augmente le désir, ce jeune prince devint si amoureux, qu'il épousa secrètement la personne qu'il aimait et en eut un fils. De sorte qu'il s'épandit alors un si grand bruit de ce mariage secret, et il y en eut un si grand vacarme à la Cour, que cette belle personne qui venait de donner la vie à un fils, en mourut de douleur. Cependant, ma femme ayant été choisie par le Prince de Numidie pour nourrir cet enfant secrètement, ce prince nous pria de vouloir passer en Sicile jusqu'à ce que la colère du roi fut apaisée. Nous y passâmes donc et fûmes demeurer auprès de Lilybée, où n'ayant point de connaissance, nous menions une vie fort solitaire. Nous étant donc allés promener un jour dans un petit bois où nous trouvâmes un ombrage frais et agréable, ma femme s'assit au pied d'un arbre et mît l'enfant qu'elle nourrissait sur une touffe de gazon où elle crut qu'il dormirait plus doucement qu'entre ses bras. Mais malheureusement, elle s'endormit elle-même pendant que je m'étais allé promener seul dans ce bois dont l'ombrage me plaisait tant. De sorte qu'un grand serpent sortant sans doute d'entre des halliers, fut s'entortiller à l'entour de cet enfant car comme tous les serpents aiment l'odeur du lait, il y trouva quelque chose qui l'attira. Bientôt après, ce pauvre enfant s'éveilla en pleurant et ma femme s'éveillant aussi en sursaut, fut bien surprise de le voir entortillé d'un serpent dont les plis tortueux faisaient peur à regarder. Elle n'eut pas plutôt vu ce funeste objet, qu'elle se leva toute furieuse sans savoir ce qu'elle voulait faire mais comme en se levant elle marcha sur le serpent, il piqua ce malheureux enfant et sans pouvoir être puni du mal qu'il avait fait, s'élança dans les halliers d'où apparemment il était sorti. Si bien que ma femme faisant un grand cri, je l'entendis, je fus à elle, j'appris l'accident qui lui était arrivé et je partageai la douleur qu'elle eut de voir ce jeune prince mourir trois jours après. Cependant, nous appréhendâmes étrangement la colère du prince qui nous avait confié cet enfant, qui par l'amour qu'il avait eue pour la mère, lui était infiniment cher. Nous crûmes pourtant que le mieux que nous pussions faire était de nous en retourner, pour lui dire nous-mêmes la mort de son fils, sans lui apprendre toutefois par quelle fâcheuse aventure il avait péri. Nous nous embarquâmes donc ma femme et moi, dans un vaisseau marchand, qui était près de partir de Lilybée pour aller en Afrique. Mais à peine fûmes-nous en mer, que la tempête nous prit. Nous fûmes pourtant plus heureux que d'autres, car nous vîmes périr des vaisseaux assez près de nous, et si près enfin, que le vent cessant tout d'un coup, nous pûmes recueillir une partie du débris d'un de ces navires qui avaient fait naufrage, et dont la mer était toute couverte. Mais ce qu'il y eut d'étrange, fut de voir une assez grande planche flotter sur l'eau avec un ballot dont les cordages qui s'étaient à demi défaits, avaient fortuitement entortillé un berceau avec un jeune enfant dedans, à peu près de l'âge de celui que nous avions perdu. Si bien que cet objet attendrissant le cœur de ma femme, fit qu'elle pria le capitaine du vaisseau de le vouloir sauver et de le lui donner. Comme cet enfant était attaché à un ballot de marchandise qui semblait être la récompense de celui qui le sauverait, sa prière lui fut aisément accordée. Ainsi on vous sauva la vie Seigneur, car pour vous dire les choses comme elles sont, ce fut vous que ma femme et moi trouvâmes en ce pitoyable état.

— Ha ! Donilcar, s'écria Aderbal, si ce que vous dites est véritable, que vous me rendîtes un mauvais office en me sauvant la vie, et que votre pitié me fut cruelle !

— Hélas, Seigneur, reprit Donilcar, ce n'était pas notre intention, en effet, nous ne voulûmes pas seulement vous faire vivre, nous voulûmes vous faire vivre heureux, et vous donner même une couronne. Il est vrai Seigneur, que ce ne fût pas pour l'amour de vous, mais pour éviter la colère du Prince de Numidie et pour lui épargner une douleur extrême, que nous prîmes la résolution de vous sauver à la place du jeune prince que nous avions perdu. Et comme nous n'étions pas encore loin de Sicile, et que notre vaisseau fut contraint d'y relâcher parce qu'ayant été battu de l'orage il avait besoin d'être raccommo­dé, quand nous fûmes à terre, ma femme fit semblant d'avoir trop de peur de la mer et de ne se pouvoir résoudre à se rembarquer. Nous retournâmes donc à notre ancienne habitation, où nous ne fûmes pas six mois car ayant su la mort du roi de Numidie, nous retournâmes en Afrique et nous dîmes au prince qui régnait alors et qui règne encore aujourd'hui, que vous étiez son fils. Nous le lui dîmes ainsi, non seulement de peur de l'irriter contre nous et de peur de l'affliger, mais encore dans la pensée que cela servirait à établir notre fortune. Nous fîmes ce crime d'autant plus innocemment, que nous ne faisons mal à personne, car celui qui eût succédé au prince s'il fût mort sans enfant est, comme vous le savez, un des plus méchants hommes du monde. Ainsi nous dîmes au nouveau roi que vous étiez son fils et il le crut d'autant plus tôt que la Princesse votre mère, n'ayant pas eu le teint d'une Africaine, il s'imagina que vous lui ressembliez. Il vous reçut donc avec joie, il vous caressa et vous fit reconnaître publiquement pour son successeur. Et en effet, il vous a élevé comme tel et vous avez toujours cru être son fils, comme il a cru qu'il était votre père. Je ne vous fais point souvenir Seigneur, de la douleur que votre amour pour Clélie lui a donnée, de la colère qu'il a eue pour votre absence et de ce que vous partîtes déguisé pour suivre l'objet de votre amour. Mais je vous dirai qu'après votre départ, étant allé pour tâcher de découvrir au vrai quelle route vous aviez prise, ma femme tomba malade durant mon absence, avec tant de violence qu'elle en perdit la raison. Comme vous étiez bien avant dans son cœur, elle ne fit autre chose que parler de vous durant ses rêveries, tantôt elle disait que les dieux la punissaient de vous avoir supposé à la place du vrai Prince de Numidie, une autre fois, qu'elle ne s'en repentait point, que vous valiez peut-être mieux que celui qui était mort n'eût valu, et cent autres choses semblables, mêlées avec d'autres qui n'avaient nulle liaison. D'abord, ceux qui l'entendirent n'y firent nulle réflexion, mais elle dit tant de fois la même chose qu'à la fin, une femme qui la voyait souvent et qui était maîtresse du secrétaire de celui qui eût dû régner après vous, y fit quelque fondement, et le dit à celui dont elle était aimée. Cet homme le rapporta à son maître, qui crut que s'agissant d'une couronne, il ne fallait rien négliger. Ainsi, cette femme eut ordre de faire diverses questions à cette pauvre malade et de les lui faire devant des gens qui pussent témoigner ce qu'elle aurait dit. La chose se fit donc de cette sorte, ma femme dit tout ce qu'elle savait mais hélas ! elle fit encore davantage, car la raison lui étant revenue six heures avant que de mourir et le remords de cette supposition l'agitant étrangement, elle déclara la vérité dans son bon sens après s'être fait promettre qu'on ne me punirait point. Vous pouvez penser Seigneur, car je vous nommerai toujours ainsi, quelle douleur a été celle du roi de Numidie, et quelle joie a ce prince qui lui doit succéder. Cependant, comme j'appris cette étrange nouvelle en chemin par des gens qui ne me connaissaient pas, et que je sus que l'on cherchait soigneusement le mari de celle qui avait révélé un secret si important, je crus que je ne devais pas m'aller exposer à la fureur de deux princes que j'avais offensés, et que je devais vous venir chercher pour savoir ce que vous voulez faire. Car enfin Seigneur, ce serait rendre un grand service à ma patrie, que de l'empêcher de tomber sous la domination d'un

méchant homme, ce serait obliger le roi de Numidie que de ne lui ôter pas un prince vertueux qu'il aime comme son fils, et ce serait rendre justice à votre mérite que de vous laisser à la place où je vous ai mis. C'est pourquoi Seigneur, si vous le voulez, je m'exposerai à tous les supplices imaginables, pour soutenir que ma femme n'avait point recouvert la raison quand elle a parlé comme elle a fait car nous demeurions en un lieu fort solitaire auprès de Lilybée, et selon toutes les apparences, on ne saurait venir à bout ni de trouver des gens qui m'aient connu en Sicile, ni de retrouver les marchands qui vous sauvèrent la vie à la prière de ma femme. Il y a si longtemps, que cette vérité ne s'éclaircira pas aisément, joint que le roi haïssant celui qui lui doit succéder, sera peut-être bien aise de se laisser tromper. Ainsi Seigneur, je vous offre d'exposer ma vie pour vous faire roi.

— Il le fallait faire sans me le dire, répliqua brusquement Aderbal, si vous aviez dessein que je le fusse, et me tromper le premier si vous vouliez tromper les autres. Mais aujourd'hui que je sais que je ne suis pas ce que j'ai cru être, me préservent les dieux d'être capable de vouloir faire une fourbe pour régner. Aussi bien ai-je si peu de part à la vie, que je ne suis pas trop sensible à la perte d'une couronne qui ne suffirait pas à me rendre heureux. Mais hélas, ajouta-t-il, que je crains que ma fortune ne soit encore plus mauvaise que vous ne pensez. Dites-moi donc, ajouta-t-il, en quel endroit vous me trouvâtes, lorsque vous me sauvâtes la vie ?

— Ce fut si près du cap de Lilybée, répliqua Donilcar, que nous pensâmes périr.

— Mais encore, ajouta Aderbal, en quelle année, en quel mois, et en quel jour fut-ce que ce naufrage arriva ?

Donilcar ayant répondu précisément à Aderbal, il en changea de couleur car comme il avait su toutes les particularités des aventures d'Aronce, il connut que le jour que Donilcar lui disait l'avoir trouvé dans la mer, était le même que Clelius avait trouvé Aronce et avait perdu un fils. Il voyait encore que c'était au même endroit, ainsi il n'y avait presque pas lieu de douter qu'il ne fut frère de Clélie ! De sorte que cette pensée excita bien plus de trouble dans son cœur, que n'avait fait celle qui lui ôtait une couronne. « Mais encore, dit-il à Donilcar, ne pûtes-vous point connaître par les langes dont j'étais enveloppé, de quelle nation et de quelle naissance je suis ?

— Pour votre naissance, reprit Donilcar, selon toutes les apparences elle est noble, car vos langes étaient assez magnifiques, et pour la nation je crois que vous êtes Romain, parce qu'en ce temps-là on disait à Lilybée que Tarquin était si cruel, que tous les gens d'honneur s'enfuyaient de Rome. Joint que je trouvai un anneau attaché à un ruban, tel qu'on dit qu'en portent les chevaliers romains, qui devait peut-être avoir été à votre père et qui par quelque raison que je ne sais pas, devait avoir été caché dans les langes dont vous étiez enveloppé.

— Auriez-vous encore cet anneau ? reprit Aderbal qui mourait d'envie de trouver quelque chose qui le fit changer d'avis,

— Oui Seigneur, reprit Donilcar, et sans que j'en sache bien la raison, je le pris sur moi le jour que je partis pour vous venir chercher, mais je connais bien aujourd'hui que les dieux l'ont voulu ainsi. »

En disant cela Donilcar montra cet anneau qu'Aderbal n'eut pas plutôt regardé, qu'il le reconnut pour être semblable à celui que Clelius portait depuis son retour à Rome. Si bien que ne doutant presque pas que Clélie ne fût sa sœur, il sentit une si étrange agitation dans son âme que ne pouvant plus être maître de ses sentiments il dit à

Donilcar qu'il demeurerait chez lui, et s'enfermant dans sa chambre, il fut quelque temps à se promener sans rien dire et sans pouvoir même attacher son esprit à nul objet. Mais à la fin, considérant le pitoyable état où il se trouvait, il se crut le plus malheureux homme du monde, l'amour et l'ambition surmontant presque alors sa raison et sa vertu, mirent dans son cœur la plus cruelle incertitude où jamais le cœur d'un homme amoureux et misérable se soit trouvé. «Que ferai-je, disait-il en lui-même, et quel parti dois-je prendre ? Suivrai-je les conseils de Donilcar, ou ne les suivrai-je pas ? D'un côté je puis encore être amant de Clélie et fils de roi, et de l'autre je serai fils d'un illustre Romain et frère de ma maîtresse, et par conséquent sans aucun droit d'oser seulement laisser penser que j'en puisse être amoureux ! Tous mes rivaux se réjouiront du changement de ma condition, Clélie en sera bien aise, Clelius s'en réjouira, et je serai seul misérable, et je le serai si horriblement que jamais homme ne l'a tant été. Mais du moins, ajouta-t-il, l'innocence me pourra consoler d'une partie de mes disgrâces et Clélie, la cruelle Clélie, sera obligée par la nature d'en avoir quelque léger sentiment de pitié, puisque l'amour ne l'a pu obliger. Elle me plaindra et elle sera même forcée de porter le deuil de ma mort. Mais hélas, ajouta-t-il, je pense que j'ai perdu la raison d'aller chercher de si faibles et de si bizarres consolations au-delà du tombeau. Voyons donc de l'autre côté si je serai plus heureux. Je serai peut-être encore en état d'être roi, je l'avoue, mais hélas ! si je ne puis jamais régner dans le cœur de Clélie, je n'ai que faire de trône il ne me faut qu'un tombeau. Toujours, poursuivait ce pauvre affligé, il me sera permis de me dire amant de Clélie et de nuire, du moins, à mes rivaux. Mais hélas, être amant et maltraité est une cruelle aventure. Cependant, quand pour conserver la qualité d'amant aussi bien que celle de roi je commettrai plusieurs crimes effroyables, je ne puis raisonnablement jamais croire pouvoir être autre chose qu'un amant malheureux et maltraité, de sorte qu'en prenant cette injuste résolution, j'augmenterai encore mes malheurs parce que la connaissance que j'aurai de mes crimes me fera continuellement souvenir que je mérite mes infortunes. Aussi n'y a-t-il rien de plus cruel que d'aller dire soi-même à sa maîtresse qu'on est son frère ? Laissons donc Clelius éternellement dans l'ignorance où il est, car aussi bien puisque je dois bientôt mourir de douleur, il y aurait de la cruauté à lui apprendre qu'il a un fils dont il faudrait qu'il pleurât la mort dans peu de jours. Prenons donc un troisième chemin, écrivons généreusement au roi de Numidie que nous ne prétendons rien à sa couronne, et passant pour un misérable inconnu, cachons à Clélie ce que nous lui sommes, afin d'avoir quelque légère ombre de félicité par la douce pensée qu'elle me considérera toujours comme son amant. Car enfin, en l'état où sont les choses si je me fais violence pour ne lui parler plus de mon amour, elle m'en saura gré, et je serai un peu moins misérable que je ne le serais, si elle me connaissait pour être son frère. Mais si je ne suis qu'un inconnu, ajouta-t-il, elle me méprisera davantage et je ne saurai même que devenir. Pour cette dernière considération, reprit ce malheureux amant, elle est bien faible, car que faut-il à un misérable qui veut mourir, et pour l'autre, Clélie est si généreuse, que j'ai lieu de croire que l'état de ma fortune lui donnera de la pitié sans lui donner du mépris. Ainsi, sans rien faire contre la vertu, j'aurai la consolation de mourir avec la qualité d'amant de Clélie.»

Et en effet, après une agitation qui dura toute la nuit, il se détermina à dire seulement qu'il n'était plus fils de roi, sans particulariser cette aventure, et à ne dire point qu'il était fils de Clelius, quoiqu'il prit une très forte résolution de ne parler plus du tout de son amour à Clélie et de faire absolument tout ce qu'il pourrait pour la chasser

de son cœur. De sorte que comme Amilcar le fut voir le matin et qu'il voulut avoir pour lui le respect qu'il avait accoutumé de lui rendre, il lui dit qu'il ne lui en devait plus que comme à son ami, et lui dit en quatre mots qu'il n'était plus qu'un malheureux inconnu. Amilcar eut d'abord peine à le croire et lui demanda qui lui avait apporté cette étrange nouvelle, mais il lui répondit qu'il la savait par un homme qui était à lui dès son enfance, et de la fidélité duquel il ne lui était pas permis de douter. Si bien qu'Amilcar faisant savoir cette surprenante nouvelle à Brutus, à Clélius, et à Herminius, elle fut sue de tout le monde dès le même jour, et Aderbal fut visité de tous les honnêtes gens. Brutus en particulier, lui dit qu'il le priait d'adopter Rome pour sa patrie puisqu'il ne savait pas où était la sienne, et l'assura qu'il ne manquerait de rien. Herminius en fit autant et Clélius lui offrit généreusement tout son bien. Sulpicie et Clélie l'envoyèrent visiter et le changement de sa fortune lui fit plus recevoir d'honneur qu'il n'en avait reçu depuis qu'il était à Rome. Horace même en parla sagement, et Aderbal eut lieu de se consoler de n'être point Numide, et de savoir qu'il était Romain en voyant la vertu de tant d'illustres Romains. Cependant comme il avait l'âme grande et généreuse, il ne voulut plus accepter tous les honneurs qu'on avait accoutumé de lui rendre et fut remercier tous ceux qui l'avaient visité comme un simple particulier. Comme il fut chez Sulpicie, il sentit une si grande douleur que s'il n'eût fait un grand effort sur lui-même, il s'en serait retourné à la porte. Toutefois, étant venu à penser que s'il paraissait si triste, Clélie l'en estimerait moins parce qu'elle croirait qu'il n'avait pas l'âme assez forte pour supporter le changement de sa condition, il se contraignit et entra chez elle avec une confiance qui le fit admirer de ceux qui s'y trouvèrent et qui obligea Clélie à le traiter beaucoup plus obligeamment qu'à l'ordinaire. Non seulement parce qu'elle le trouvait plus digne d'estime, mais encore parce qu'elle crut qu'il ne prétendrait plus rien auprès d'elle, que d'être de ses amis. À peine eut-il été un quart d'heure à l'entretenir, que sans y penser et sans qu'il y prit garde, il laissa tomber cet anneau que Donilcar lui avait baillé, et qu'il ne pensait pas avoir sur lui, de sorte que Sulpicie l'ayant vu, et ne pouvant comprendre qu'un Numide eut un anneau de chevalier Romain, elle le releva. À peine l'eut-elle entre ses mains qu'elle le reconnut pour être celui de Clelius qu'elle avait autrefois caché dans les langes de son fils de peur que son mari ne fut reconnu lorsqu'il s'enfuyait de Rome. Si bien que faisant un grand cri : «Eh ! de grâce généreux Aderbal, lui dit-elle, apprenez-moi par quelle prodigieuse aventure vous pouvez avoir eu cet anneau ? Car enfin, il faut que ceux qui vous l'ont donné, aient du moins trouvé le corps de mon malheureux enfant que je perdis auprès de Lilybée lorsque nous pensâmes périr, Clelius et moi, et lorsque nous trouvâmes Aronce.»

À ces paroles Aderbal changea de couleur, et n'ayant pas la force de mentir à une personne qu'il savait être sa mère, il répondit si peu précisément que la curiosité de Sulpicie en augmenta de beaucoup. Elle le regarda donc attentivement et le pressa si instamment de lui dire la vérité, que la nature attendrissant son cœur, et sa raison reprenant en cet instant une partie de sa légitime autorité, il se résolut à se découvrir. Changeant de dessein tout d'un coup, il dit lui-même ce qu'un quart d'heure auparavant il avait résolu de cacher. Comme Sulpicie le pressa encore de lui vouloir dire ce qu'elle voulait savoir, «Hélas ! Madame, lui dit-il, vous ne savez ce que vous demandez quand vous parlez de cette sorte ! Car enfin, ne vous est-il pas plus avantageux de croire que vous avez perdu un fils au berceau, que de savoir que vous

en avez un qui est malheureux, et que vous jugerez peut-être si indigne de vous que vous ne le voudrez pas reconnaître ?

— Ha ! Aderbal, reprit Sulpicie en le regardant, seriez-vous mon fils, ou serais-je du moins assez heureuse pour en avoir un qui vous ressemblât ? De grâce, ajouta-t-elle, permettez-moi de vous regarder le bras gauche, car si vous êtes mon fils, vous devez avoir un peu au-dessus de la main, une marque de feu qu'une esclave maladroite vous fit peu de jours après votre naissance.»

Aderbal se confirmant alors tout à fait en la croyance qu'il était fils de Sulpicie, n'eut plus la force d'en vouloir faire un secret, si bien qu'après lui avoir montré ce qui la pouvait persuader qu'il était son fils, il lui raconta en peu de paroles ce que Donilcar lui avait dit. De sorte que Sulpicie ayant une joie extrême de voir qu'elle avait un fils si brave et si honnête homme, l'embrassa avec beaucoup de tendresse.

Clélie eut aussi beaucoup de joie de perdre un amant et de gagner un illustre frère, mais pour Aderbal, il ne pouvait se consoler de la perte d'une maîtresse quoiqu'il gagnât un père très généreux, une mère très vertueuse et la plus aimable sœur du monde. Il paraissait donc assez sérieux, et quoiqu'il répondit très civilement aux caresses de Sulpicie et aux douceurs que Clélie lui disait, il était pourtant bien aisé de voir qu'il souffrait une douleur incroyable. Comme ils en étaient-là, Clelius arriva, à qui Sulpicie montra son anneau qu'il reconnut aussitôt. Elle lui fit voir aussi la marque du bras d'Aderbal qui ayant envoyé quérir Donilcar, ne laissa plus lieu à Clelius de douter qu'il ne fût son fils, car il avait fort connu Donilcar à Carthage. Joint que cet anneau, la marque du bras d'Aderbal, le jour de son naufrage que Donilcar lui marquait, aussi bien que l'endroit où il était arrivé, ne lui laissaient pas lieu de mettre la chose en doute. Si bien qu'ayant une satisfaction extrême de recouvrer un enfant et de trouver qu'il était un des plus accomplis hommes du monde, il dit mille choses obligantes à cet illustre fils. « Consolerez-vous Aderbal, lui dit-il, du changement de votre condition, car à parler véritablement, il vaut mieux être citoyen romain que d'être fils d'un roi de Numidie, et il vaut même mieux être frère de Clélie, que d'en être amant puisque vous n'en pouviez être aimé de la manière dont vous le souhaitez.

— Je tombe d'accord de ce que vous dites, reprit Aderbal, mais comme il n'est pas possible de changer de sentiments en un instant sans se faire quelque violence, je vous demande pardon si je ne vous témoigne pas toute la joie que je dois avoir d'être fils d'un des plus vertueux hommes du monde. J'espère pourtant Seigneur, ajouta-t-il, que l'envie que j'ai de mériter cet honneur-là me fera surmonter ce geste de faiblesse que je sens dans mon cœur et que dans peu de jours, je n'aurai plus rien à me reprocher.»

Clelius embrassant alors son fils avec une tendresse extrême lui dit mille choses généreuses et obligantes, qui réveillant dans son cœur les sentiments de la nature que l'ignorance de sa condition y avait laissés cachés, lui firent en effet recevoir les caresses de son père avec plus de douceur qu'il n'avait pensé. Cependant, comme cet événement était fort extraordinaire, il fut su de tout le monde en deux heures, si bien que toute la ville fut chez Clelius pour se réjouir avec lui et pour se réjouir aussi avec Aderbal, de qui la condition était beaucoup meilleure qu'elle n'était le jour auparavant, lorsqu'on ne savait de qui il était le fils, après l'avoir cru être fils de roi. Toutes les dames vinrent aussi se réjouir avec Sulpicie et avec Clélie. Horace en son particulier eut une joie extrême de se voir un rival de moins, de sorte qu'il fut

en diligence chez Clelius à qui il fit son compliment et à Sulpicie aussi. Après quoi s'approchant d'Aderbal, «Souffrez, lui dit-il, que je vous témoigne la satisfaction que j'ai de n'être plus votre ennemi, et que je vous demande la grâce d'être mis au nombre de vos amis.

— Je ne puis sans doute plus être votre rival, répondit-il, mais Horace, cela ne suffit pas pour m'obliger à être votre ami, car comme tous les intérêts de mes amis sont les miens, en cessant d'être amant de Clélie je suis devenu protecteur d'Aronce, qui est mon ancien ami. Ainsi, n'attendez de moi que ce que vous devez attendre d'un homme qui est incapable de faire rien contre l'honneur et par conséquent qui ne fera jamais rien contre l'homme du monde à qui il a le plus d'obligation.»

Horace se trouva alors fort embarrassé, car s'il eût suivi son inclination, il eût répondu aigrement à Aderbal, mais le considérant alors comme fils de Clelius et comme frère de Clélie, il retint l'impétuosité de son esprit et ne lui répondit que ces paroles : «Je sais bien généreux Aderbal, que vous êtes ancien ami d'Aronce, mais je sais aussi que vous êtes fils de Clelius, de qui je ne suis pas haï, quoiqu'Aronce en soit aimé. C'est pourquoi je ne veux pas désespérer de votre amitié.»

Aderbal allait répondre à Horace, mais Amilcar étant arrivé, il les interrompit car il dit cent choses agréables sur cette aventure, et à Clelius, et à Sulpicie, et à Clélie, et à Aderbal, et même à Horace. Plotine s'étant aussi trouvée là, fit que la conversation en fut plus enjouée, car elle dit à Aderbal que pour le rendre tout à fait heureux, elle voulait entreprendre de lui donner de l'amour, «Quand ce ne serait, ajouta-t-elle, que pour donner de la jalousie à Amilcar.

— On n'en donne pas toujours quand on veut, répliqua-t-il, et on en prend aussi quelquefois malgré soi ! Mais pour ce qui me regarde, ajouta-t-il en riant, je vous assure que j'en donne plus souvent que je n'en prends.

— Vous êtes bien plus heureux que je ne l'ai été, reprit froidement Aderbal, car j'en ai toujours pris et n'en ai jamais donné.

— Les fils de roi, reprit Amilcar, ne savent pour l'ordinaire guère bien donner ni amour, ni jalousie car on considère bien souvent plus leur condition que leur personne. Mais aujourd'hui que vous n'êtes qu'un illustre particulier, vous donnerez de tout ce que vous voudrez donner, et vous me donnerez même de la jalousie si Plotine vous est demain aussi douce qu'elle vous l'est aujourd'hui.»

Comme ils en étaient là, Brutus et Valerius, entrèrent avec lesquels il fut résolu qu'Aderbal changerait de nom et qu'il reprendrait celui qu'on lui avait donné en naissant. Il fut donc dit qu'il s'appellerait Octave, afin que changeant de nom comme de fortune, il changeât aussi de sentiments. Cependant, il fut aussi résolu qu'il écrirait au roi de Numidie pour lui apprendre la vérité, et qu'il intercéderait pour Donilcar, qui en attendant, demeurerait chez Clelius comme un ami à qui il devait la vie et la bonne éducation de son fils. Ensuite de quoi, tout le monde s'en étant allé, Clelius fit donner un appartement à Octave où il ne fut pas plutôt en liberté, qu'il sentit tout ce qu'un amant peut sentir lorsque l'espérance le quitte pour toujours, et que sa raison, et même sa volonté étant contre lui, il fait un grand effort pour surmonter la passion qui le tourmente.

En effet, Octave aimant la vertu, l'innocence et la gloire, et connaissant bien qu'il ne lui était plus permis de continuer d'avoir de l'amour pour Clélie, prit courageusement une résolution inébranlable, de vaincre la passion qu'il avait dans l'âme et

de mourir mille fois, plutôt que de rien faire, ni de rien dire, qui pût donner lieu à qui que ce soit de soupçonner qu'il pût encore conserver dans son cœur une petite étincelle du feu dont il avait été embrasé. Mais en prenant cette résolution, que ne sentit-il pas et que ne dit-il point pour se plaindre de la cruauté de son destin, qui l'exposait à une aventure si cruelle. Si les affaires de Rome n'eussent pas été au point qu'elles étaient, il aurait regardé l'exil comme un remède au mal qu'il avait, mais la guerre étant sur le point de commencer, il n'y avait nulle apparence de quitter Rome et il fallait de nécessité, se résoudre à donner une grande et difficile épreuve de sa vertu. Pour le pouvoir faire plus aisément, il se mit dans la pensée de mettre dans son cœur l'amour de sa patrie à la place de l'amour de Clélie. Pour cet effet, il s'attacha à voir ceux qui gouvernaient les affaires et comme la mélancolie de Brutus lui était alors plus commode que l'humeur enjouée des autres gens, il le voyait le plus souvent qu'il lui était possible. De sorte que comme Herminius et Brutus n'étaient qu'une même chose, il était souvent en tiers avec ces deux illustres Romains dont la vertu fortifiait la sienne, et dont la conversation suspendait une partie de cette secrète douleur qu'il ne pouvait tout à fait surmonter par la raison.

Octave étant donc allé un matin chez Brutus, le trouva qui était prêt de monter à cheval pour aller visiter les dehors de la ville du côté du pont Suplicien où il avait imaginé qu'il fallait faire quelque fortification. Herminius et Amilcar étaient alors avec lui, si bien que s'étant joint à eux et Brutus lui ayant fait donner un de ses chevaux, ils furent ensemble voir ce qu'il était à propos de faire pour fortifier cet endroit. Et en effet, Octave et Amilcar, ne furent pas inutiles à Brutus car se souvenant des fortifications de Carthage, qui était alors la plus forte ville d'Afrique, ils donnèrent de si bons conseils en cette rencontre, qu'ils furent suivis. Comme ils étaient occupés à raisonner sur ce sujet et qu'Amilcar leur disait en termes propres tout ce que le plus habile ingénieur eût pu dire en une pareille rencontre, quatre soldats qui avaient quitté l'armée de Tarquin vinrent aborder Brutus, et lui dire que ne voulant plus combattre contre Rome, ils venaient, au contraire, pour la défendre. Brutus les louant de leur bonne intention sans pourtant se confier trop en eux, leur demanda en quel état était l'armée de Tarquin. «Seigneur, répondit le plus âgé de ces soldats, elle est sans doute déjà fort belle et dans peu de temps vous le pourrez juger de vos murailles, car dès que toutes les troupes seront jointes, elles marcheront pour venir ici.

— Ce n'est pas notre dessein, reprit froidement Brutus, d'attendre les ennemis de Rome dans Rome, et nous leur épargnerons la peine de nous venir chercher jusqu'à nos portes.

— Il faudra donc que vos troupes marchent bientôt, répliqua un de ces soldats, car sans un désordre qui est arrivé et qui a fait resserrer le Prince de Clusium, je pense que Tarquin serait déjà en campagne.

— Et quel est ce désordre ? dit Amilcar,

— On dit, reprit ce soldat, qu'on a découvert qu'il y avait un ami d'Aronce déguisé qui venait à Rome apporter des nouvelles, de sorte qu'on l'a arrêté, et comme on a soupçonné le Prince de Pometie et le Prince Titus d'avoir eu quelque connaissance de la chose, cela fait un fort grand bruit. On ne craint pourtant pas que cela puisse nuire à Aronce, parce qu'on dit que Tarquin a trop affaire au roi de Clusium pour maltraiter le Prince son fils.»

Après cela, Brutus voyant qu'il ne pouvait plus rien apprendre de ces soldats, les fit conduire par un des siens chez Lucretius, avec ordre de les faire enrôler sous divers centurions pour plus grande sûreté. Amilcar et Herminius furent bien fâchés de la fâcheuse aventure de Celere, et pour l'amour de lui et pour l'amour d'Aronce, et pour l'amour de Clélie. Ils plainquirent même Hermilie, et Collatine dont ils savaient les intérêts mais à la fin, reprenant tous le chemin de Rome, comme ils furent au bout du pont, ils virent un homme d'admirablement bonne mine qui venait où ils étaient, et qui paraissait être le maître de quatre hommes à cheval qui l'accompagnaient, et l'ami d'un autre qui parlait. Comme rien n'était indifférent en l'état où étaient alors les choses à Rome et qu'au contraire tout y était suspect, Brutus et ses amis s'arrêtèrent au bout du pont pour voir arriver cet étranger, et pour lui demander qui il était. Comme il fut un peu plus proche, Amilcar le reconnut pour l'avoir vu à Syracuse, du temps qu'Artemidore, Zenocrate et lui y avaient été. Si bien que l'estimant et l'aimant fort, il se tourna vers Brutus et prenant la parole : «De grâce généreux Brutus, lui dit-il, permettez-moi d'aller apprendre qui vous êtes à cet illustre étranger, qui est un des hommes du monde qui a le plus de mérite.»

Après cela, Amilcar fut au-devant de celui dont il avait parlé à Brutus qui se nommait Themiste, et qui ne l'eut pas plutôt reconnu, que s'avançant vers lui, ils s'embrassèrent comme des gens qui s'estimaient et qui s'aimaient beaucoup. «Par quelle heureuse aventure, dit Amilcar à Themiste, ai-je la joie de vous voir à Rome ?

— Vous parleriez plus juste, reprit Themiste, si vous me demandiez par quel malheur je ne suis plus à Syracuse ! Mais quoi qu'il en soit, j'ai beaucoup de consolation de vous voir.»

Après cela, Themiste présenta à Amilcar un de ses amis qui était avec lui, et qui se nommait Meleagene. Mais comme Amilcar savait que Brutus, Octave, et Herminius attendaient au bout du pont, il dit à Themiste qui étaient ceux qu'il voyait, si bien que le conjurant de se présenter à Brutus comme un malheureux qui venait chercher un asile à Rome, Amilcar s'en acquitta avec cet air obligeant qu'il avait quand il voulait rendre office de bonne grâce. Il présenta donc Themiste et Meleagene à Brutus, qui les reçut avec beaucoup de civilité après lui avoir appris que c'étaient des gens de qualité, et d'un mérite extraordinaire. Il les fit même embrasser Octave, Herminius, et les obligea d'aller loger où il logeait. En effet, quoique la dignité de consul voulut que toute cette troupe allât mener Brutus chez lui, il ne le voulut pas, car comme la maison où demeurait alors Amilcar était en une rue qu'on nommait la rue des Amours et qui se trouvait sur le chemin qu'il fallait prendre pour aller à celle de Brutus, ce généreux Romain y laissa ces étrangers après leur avoir offert tout ce qui dépendait de lui. Themiste et Meleagene firent beaucoup de difficulté de lui obéir, mais leur ayant dit qu'il n'allait pas chez lui, ils demeurèrent chez Amilcar et Octave et Herminius suivirent Brutus. Dès qu'ils l'eurent accompagné jusqu'au lieu où il allait, ils retournèrent chez Amilcar faire une visite à ces étrangers, dont l'air et la mine leur avaient donné bonne opinion d'eux. Joint qu'ayant compris par le compliment que Themiste avait fait à Brutus qu'il n'était pas heureux, ils étaient bien aises de lui offrir tout ce qui dépendait d'eux. Ils y furent donc et trouvèrent Amilcar qui leur offrait à sa mode tout ce qu'il pensait qui leur pouvait être agréable. «De grâce, disait-il à Themiste, dites-moi franchement ce que vous voulez que je fasse pour vous car assurément il y a peu de choses que je ne puisse faire ici. Premièrement, ajouta-t-il, comme j'ai des amis généreux à Rome et entre les autres Herminius, je vous offre leur bien comme s'il était à moi. En second lieu, si vous êtes triste,

et que vous soyez d'humeur à vous consoler, je vous offre non seulement ma belle humeur, mais celle d'une des plus jolies personnes du monde, et par-dessus cela, tous les plaisirs de Rome en général. Si vous voulez même chasser quelque affection par une autre, je vous mènerai chez des dames d'auprès de qui l'on n'est jamais parti sans amour, car si on n'en a point quand on les voit, on en a quand on les quitte. Si au contraire vous ne voulez que de la solitude, je vous mènerai dans un bocage enchanté, où la nymphe Égérie inspirait en secret le sage Numa, et je vous mènerai même au pied d'un certain arbre où l'on trouva Remus et Romulus, et où vous serez dans une solitude si grande, que vous n'y entendrez que le bruit de vos soupirs, si vous êtes en fantaisie de soupirer. Enfin, ajouta Amilcar en souriant, de quelque humeur que vous soyez, je vous offre des amis qui auront conformité avec vous car il y a ici de fort honnêtes gens heureux et malheureux. Il y a des gens qui aiment, des gens qui n'aiment pas, des amants bien traités, des amants méprisés, des amants en deuil, des amants en joie et pour tout dire en peu de mots, ce qu'on ne trouve point à Rome, on ne le trouve point ailleurs.

— Vous m'offrez tant de choses à la fois, reprit Themiste, que je ne sais que vous répondre et tout ce que je vous puis dire est que je ne veux présentement que votre amitié et l'estime de vos amis.

— Il faut aussi que vous voyiez mes amies, reprit Amilcar, car si vous ne vouliez que l'estime de mes amis, il faudrait que je visse moins certaines personnes qui me plaisent et qui vous plairont quand vous les connaîtrez.

— Ce n'est pas que je ne me souviene bien, ajouta Amilcar, que quand je vous voyais à Syracuse, on vous appelait l'indifférent et l'insensible.

— Hélas ! reprit Themiste en soupirant, ces noms-là ne me convenaient guère quoiqu'il soit vrai qu'on me les donnait. Et si vous passiez présentement à Syracuse, on vous dirait des choses de moi qui vous feraient bien connaître que je ne les méritais pas.

— Il est vrai, ajouta Meleagene, que vous aviez bien caché votre passion et qu'on vous pouvait appeler plus justement l'amant secret, ou l'amant caché, que l'insensible ou l'indifférent.

— Quoi ? reprit Amilcar, quand j'étais à Syracuse vous étiez amoureux ?

— Oui, reprit Themiste, je l'étais, et je ne le suis pas plus présentement que je l'étais alors, quoique je sois le plus amoureux de tous les hommes.

— Si ce n'était qu'on ne veut pas chercher à disputer contre un illustre étranger, reprit Herminius en souriant, vous trouveriez peut-être ici des gens qui prétendraient être aussi amoureux que vous. Mais il est de cela comme du bon sens dont tout le monde croit avoir autant qu'un autre.»

Octave entendant parler Herminius de cette sorte, soupira, par la seule pensée de ne pouvoir entrer dans cette conversation, ne lui étant plus permis de parler de la flamme qui l'avait embrasé et dont il avait peut-être encore quelque étincelle cachée dans le fond du cœur quoiqu'il fit à tous les moments tout ce qu'il pouvait pour l'éteindre. Comme l'entretien de ces quatre hommes illustres fut assez long, ils eurent le temps de se connaître assez pour s'estimer, et il se trouva tant de sympathie entre Themiste et Herminius, qu'ils se lièrent d'amitié dès ce jour-là. Ils parlèrent aussi d'Artemidore et de Zenocrate, qui étaient leurs amis communs et ils s'entretinrent même avec confiance devant que de se séparer.

Le lendemain, Amilcar et Herminius menèrent Themiste et Meleagene chez Brutus, chez Valerius, chez Sulpicie, chez Valerie et chez Cefonie. En les menant, Amilcar leur apprit qui étaient les gens qui s'aimaient ou qui ne s'aimaient pas, afin qu'ils se tirassent mieux de toutes ces diverses conversations. Themiste et Meleagene acquirent donc l'estime de tous ceux qui les virent. Il paraissait pourtant que Themiste avait de la mélancolie et qu'il se contraignait par raison, mais cela n'empêchait pas qu'il ne parût très aimable. En effet, Themiste avait tout ce qu'il fallait pour plaire. Il était assez beau, il avait bonne mine, il avait l'air galant et libre, il parlait juste et naturellement il était civil et complaisant, et avait pourtant je ne sais quoi de grand, et même d'un peu fier dans la mine. Aussi plut-il si fort à toutes les dames qui le virent, qu'elles eurent une extrême envie de savoir les aventures d'un homme si bien fait. Son langage n'était pourtant pas tout à fait pur, il avait je ne sais quel accent moitié grec et moitié africain qui ne déplaisait pas. Pour Meleagene, quoiqu'il eût bonne mine et qu'il eût aussi beaucoup d'esprit, il ne donnait pas la même curiosité parce qu'on connaissait par ses discours qu'il n'avait point d'autres malheurs que les malheurs de son ami. Octave en son particulier avait alors une curiosité extraordinaire de savoir toutes les infortunes des gens qui avaient de l'amour, afin de voir s'il trouverait quelqu'un aussi malheureux que lui, car il lui semblait alors qu'un homme qui aurait perdu sa maîtresse par la mort, eut été moins misérable qu'il ne l'était d'être devenu le frère de la personne qu'il aimait. De sorte qu'Amilcar était persécuté et par ses amis, et par ses amies de vouloir leur faire savoir les aventures de Themiste. «Pour moi, lui disait Plotine un jour qu'il n'y avait que Valerie, Themiste, Meleagene, Herminius et lui avec elle, si vous ne faites en sorte que je sache ce qui nous a amené à Rome un si aimable étranger, vous ne saurez jamais précisément comment vous êtes avec moi.

— Eh! de grâce, dit alors Amilcar à Themiste, veuillez contenter la curiosité de l'aimable Plotine, ne m'exposez pas à ne savoir de ma vie ce qu'il m'importe tant de savoir.

— Si l'aimable Plotine pouvait deviner une partie de mes malheurs, elle n'en demanderait pas le récit, répliqua Themiste, car étant aussi gaie qu'elle est, mes chagrins ne la divertiraient pas.

— La mélancolie d'autrui, reprit-elle en souriant, touche bien souvent si peu ceux qui la savent que vous ne devez pas trop craindre de m'affliger.

— Ce n'est pas assez Madame, reprit Themiste, que de ne vous affliger point, il faut encore vous divertir, et je ne pense pas que le récit de ma vie soit propre à le faire.

— Ha! Themiste, s'écria-t-elle, je vois bien que vous n'avez jamais eu le plaisir de faire votre volonté puisque vous ne comprenez pas que j'aurai beaucoup de satisfaction à savoir une chose que j'ai une extrême envie d'apprendre.

— Il est vrai qu'il est doux de faire ce que l'on veut, répliqua Themiste, mais je voudrais pour votre satisfaction que vous vous contentassiez de vouloir savoir quelle est la cour de Syracuse, et que vous voulussiez seulement obliger Amilcar, Meleagene, et moi à vous la dépeindre, sans m'engager à vous dire ma vie. Ce n'est pas, ajouta-t-il, que ce soit aujourd'hui un secret en Sicile, mais c'est que je ne puis obtenir de moi de vous faire ce récit.

— Pourvu que vous y consentiez, répliqua Meleagene, la belle Plotine pourra être satisfaite aisément car vous savez que je sais votre vie comme vous-même.

— Puisque cela est ainsi, dit Valerie à Themiste, il me semble que vous ne devez pas refuser à Amilcar une chose qui lui peut faire savoir ce qu'il y a de plus important pour lui dans le cœur de Plotine,

— Principalement, ajouta Herminius, puisque vos aventures ne sont plus secrètes au lieu où il vous importerait plus qu'ici qu'elles le fussent.

— Du moins, reprit Themiste, si je dois consentir à ce que Plotine et Valerie désirent de moi, je demanderai pour grâce que vous enduriez qu'Amilcar vous dépeigne les personnes principales de notre Cour, et particulièrement les dames, car comme il ne sait pas de qui je suis amoureux parce que l'on me croyait insensible quand il était à Syracuse, j'aurai un plaisir extrême de lui entendre faire le portrait de la personne qui a assujetti mon cœur et à vous prouver par-là que je ne suis pas préoccupé par ma passion, n'étant pas possible qu'il ne la dépeigne point et qu'il ne la loue pas autant qu'elle mérite d'être louée.

— Si vous aimez une femme, reprit Amilcar, et que vous aimiez sans espérance d'être jamais ni regardé, ni souffert, vous aimez assurément l'admirable Amalthée qui est la plus charmante, la plus aimable, la plus vertueuse, et la plus accomplie femme de toute la Sicile. Je n'ose dire de toute la terre devant les deux personnes qui m'écoutent, si vous aimez une veuve, vous aimez infailliblement la princesse d'Himere en qui l'on voit tout ce que l'on peut voir de plus beau, de plus charmant, et de plus galant au monde.

— Pour Amalthée, reprit Themiste, il faudrait avoir envie de mourir désespéré, pour songer à l'aimer, car bien qu'elle ait tout ce qui peut rendre une femme admirable, elle n'a rien qui puisse donner l'audace de l'oser aimer et l'admiration, le respect et l'amitié sont les effets infaillibles et ordinaires de son rare charme mérité. Mais enfin, sans m'expliquer et sans dire qui j'aime, dites seulement comment sont faites les dames de la première qualité de Syracuse, pour voir si celles qui sont ici devineront de laquelle je suis amoureux et pour me donner la joie d'ouïr les louanges de la personne que j'adore sans aucun soupçon de préoccupation.

— Je consens volontiers à ce que vous désirez de moi, répliqua Amilcar, pourvu que vous promettiez de consentir que Meleagene aussi nous apprenne votre histoire.

— Il faut bien qu'il y consente, répliqua Plotine, mais après tout il faut, s'il vous plaît, que je sache comment est faite cette Amalthée qu'il dit qui est si aimable, et qu'on n'oserait pourtant aimer. Car pour moi, je ne comprends point qu'une femme puisse avoir tous les charmes que vous attribuez à celle-là et qu'il soit impossible d'avoir la hardiesse de l'adorer. Si elle est chagrine, sévère et mélancolique, il ne la faut point tant louer, et si sa vertu n'est point sauvage et qu'elle ait tout ce que vous dites qu'elle a, on la peut aimer malgré qu'elle en ait, car on ne peut pas empêcher les sentiments du cœur.

— Si vous voulez que je vous fasse son portrait, dit Amilcar, il faut que vous me disiez si vous désirez que ce soit en petit, ou en grand. Si c'est en petit j'aurai bientôt fait mais aussi ne la connaîtrez-vous pas parfaitement. Si c'est en grand, vous la connaîtrez comme si vous l'aviez vue. Car encore que je n'aie pas été plus de quatre mois à Syracuse, je connais toute cette Cour-là comme si j'y avais passé toute ma vie.

— Ha! pour moi, dit Valerie, je n'aime point les petits portraits,

— Ni moi non plus, dit Plotine, et je voudrais si quelqu'un faisait le mien, qu'il fût si exact qu'il n'oublîât pas même une certaine petite marque que vous voyez que j'ai sur la joue, et que je ne trouve pas qui me soit désavantageuse.

— Parlez donc, dit Herminius à Amilcar, car à mon avis si vous devez dépeindre quelle est la cour de Syracuse, nous ne saurons d'aujourd'hui la vie de Themiste.

— Comme je ne veux pas écouter moi-même mon histoire, reprit-il, ce ne sera sans doute que demain que Meleagene se donnera la peine de la dire.

— Puisque cela est ainsi, dit Plotine, il faut donc qu'Amilcar se prépare à nous faire autant de portraits qu'il en faut pour orner une galerie. Je prétends même, ajouta-t-elle, qu'il les mêlera et qu'il peindra des hommes aussi bien que des dames, car en vérité je suis persuadée que comme la conversation est plus agréable quand elle est mêlée, les portraits, quand il y en a beaucoup, sont un objet plus aimable quand ils sont d'hommes et de dames, que si on ne voyait que des portraits de femmes, sans aucun homme.

— Vous avez raison belle Plotine, reprit Amilcar, mais j'ai à vous avertir que de l'humeur dont je suis, je m'égare en peinture comme en amour, et que vous ne devez pas vous étonner si en faisant le portrait d'une dame, je vous fais aussi, si la fantaisie m'en prend, le plan de sa maison et la description de son jardin.

— Ha ! pour cela, dit Plotine, je vous le permets sans peine car ces sortes de descriptions ne font que remplir l'imagination de choses agréables qui plaisent et qui divertissent. Mais ce que je ne vous pardonnerais point, serait si vous nous alliez dire trop exactement qui étaient les prédécesseurs de ceux dont vous nous ferez la peinture, car il n'y a pas grand divertissement à vouloir ouvrir tous ces vieux tombeaux pour en faire sortir des gens dont on n'a que faire et qui ne sont bons à rien.

— Ne craignez pas, aimable Plotine, répliqua Amilcar, que je m'arrête trop à vous faire des généalogies inutiles. Mais encore faut-il savoir la condition de ceux dont on parle.

— Vous avez raison, répliqua-t-elle, mais il ne faut pas faire comme ces gens qui pour vous raconter les amours de quelque belle fille, vous tiennent une heure à vous particulariser les faits héroïques de ses prédécesseurs.

— Je vous ai déjà dit que vous n'avez pas à craindre cette importunité, répondit Amilcar, c'est pourquoi je n'irai pas même déterrer tous ces vieux géants qui ont été les premiers habitants de la Sicile. Ce n'est pas, à vous parler sincèrement, qu'un homme qui fait un récit ne soit quelquefois bien aise de faire voir qu'il sait l'histoire et la géographie, mais après tout, vous méritez bien qu'on se contraigne. Ainsi je vous dirai en deux mots que la Cour de Syracuse est une des plus belles du monde parce qu'elle est la plus mêlée de diverses nations, et qu'elle est la plus galante. Mais comme Amalthée n'est pas au nombre des dames entre lesquelles Themiste veut que nous cherchions sa maîtresse, je pense qu'il faut vous la dépeindre la première comme une personne avec qui effectivement nulle autre ne peut faire rang. Amalthée est donc une personne d'un mérite tout à fait extraordinaire et d'une vertu si éclatante, qu'on ne lui peut raisonnablement rien comparer. Sa naissance est sans doute fort illustre ; mais elle est si digne d'être louée par elle-même, qu'il n'est nullement nécessaire de parler des princes dont elle est descendue, pour trouver de quoi parler à son avantage. De sorte qu'à son égard, il m'est fort aisé de suivre les conseils de l'aimable Plotine. Mais comme je prends un fort grand plaisir à me souvenir d'elle,

il faut que je la loue, même des choses dont elle ne se soucie pas d'être louée, quoiqu'elle mérite de l'être. En effet, comme ses sentiments sont beaucoup au-dessus des sentiments ordinaires des personnes de son sexe, elle connaît bien que l'esprit raisonnable est préférable à la beauté mais elle connaît encore mieux que le cœur est au-dessus de l'esprit. Et si elle devait m'entendre parler, je n'oserais vous dire qu'elle est très bien faite et très aimable, et je la respecte si fort que je n'oserais presque vous assurer qu'elle est belle et de bonne mine. C'est pourquoi, jugez-en vous-même quand je vous l'aurai dépeinte en peu de paroles. Amalthée est grande et de bonne grâce dès son premier abord. Elle a l'air grand, noble, civil et un peu sérieux quand elle reçoit des gens qui lui sont indifférents. Mais quand elle le veut, elle a de l'enjouement, de la flatterie, de la douceur, de la tendresse et même de la galanterie dans la manière dont elle reçoit les personnes qui lui plaisent. Ce n'est pas qu'elle leur dise une si grande multitude de choses flatteuses, mais c'est qu'elle a certaines façons qui charment et qui expriment bien ce qu'elle veut qu'on pense, que vous êtes quelquefois tout à fait content d'elle, sans qu'elle se soit donné la peine de vous bien faire entendre ce qu'elle veut que vous entendiez. Mais pour en revenir à sa personne, Amalthée a les cheveux d'un châtain cendré le plus beau du monde. Elle a les yeux bleus, grands, pleins d'esprit, et d'un esprit où il y a de la délicatesse. On voit même en certaines occasions, que si la haute vertu dont elle fait profession n'avait accoutumé ses yeux à ne découvrir pas toutes les agréables choses qu'elle pense sur tout ce qu'ils voient de plaisant dans le monde, elle y aurait si elle voulait, la plus douce et la plus ingénieuse malice qu'on saurait voir. Pour le tour du visage, elle l'a presque en ovale, elle a le teint uni, le sourire infiniment charmant, et comme je l'ai déjà dit, elle a la meilleure mine du monde et la meilleure grâce qu'il est possible. Il est vrai que je parle improprement quand je parle ainsi, car quiconque a bonne mine a infailliblement bonne grâce, n'étant pas possible de l'avoir sans cela. Cependant, ce n'est pas par le seul agrément de sa personne que je prétends louer Amalthée, car son grand esprit, son grand cœur et sa grande vertu, la distinguent bien mieux de tout le reste des femmes. Pour le premier, elle a une chose qui est une marque indubitable de sa grandeur, car elle a une curiosité universelle pour tout ce qu'elle croit être bon ou beau, depuis les plus petites choses jusqu'aux plus grandes, soit pour les choses que la bienséance permet aux dames de savoir, soit pour les beaux-arts, pour les ouvrages, pour les bâtiments, pour la peinture, pour les jardins, pour les secrets particuliers et pour mille autres agréables curiosités qui seraient trop longues à vous dire. Mais ce qu'il y a de meilleur, c'est qu'elle ne veut rien savoir qu'elle ne soit capable d'entendre. Au reste, elle ne fait ni la savante, ni le bel esprit, elle fait même un secret de sa curiosité et l'on ne voit dans sa chambre que les ouvrages qui sont ordinaires aux personnes de son sexe. Mais ce qu'elle a principalement voulu savoir a été tout ce qui la pouvait rendre plus vertueuse. Elle est sans doute née avec de la gaieté, quoiqu'il y ait pourtant un peu de mélancolie mêlée à son tempérament, mais c'est une mélancolie douce qui ne trouble point la tranquillité de son humeur, et qui ne l'empêche pas de prendre plaisir à toutes les agréables choses qu'elle entend dire à ses amies, et d'en dire elle-même de fort ingénieuses quand elle veut s'en donner la peine, et qu'elle est avec un petit nombre de personnes qui lui plaisent plus que les autres. Au reste, Amalthée a l'avantage d'avoir connu de si bonne heure que la plupart des plaisirs des jeunes personnes sont des bagatelles inutiles qu'on ne l'en peut assez louer, car sans être ni sauvage, ni sévère pour autrui, elle a renoncé à la magnificence des habillements en un temps où cette passion a accoutumé d'être la plus forte dans l'esprit des femmes. Elle a quitté le bal, elle s'est

défaite des visites inutiles et dangereuses quelques agréables qu'elles paraissent à celles qui n'ont pas l'esprit aussi droit qu'elle, et elle fait profession d'une vertu si pure et d'une générosité si héroïque, qu'elle fait ses plus grands plaisirs de chercher à secourir les malheureux. En effet, je connais une fille à Syracuse qui à peine était connue de cette admirable femme pour qui elle a fait des choses infiniment obligantes sans autre raison sinon qu'elle était malheureuse, et qu'elle avait peut-être assez de bonté pour mériter d'être un peu moins infortunée. Amalthée fait donc ses plus grands plaisirs de régler ses passions, de donner bon exemple à tous ceux qui la voient, de faire tout le bien qu'elle peut, de vivre avec Anaxandre comme la plus honnête femme du monde doit vivre avec un mari dont le rang est très illustre, qui a mille bonnes qualités, et entre les autres de la générosité, de la bonté, de la magnificence, de l'équité et une grande affection pour elle. Pour achever de dire quels sont les plaisirs d'Amalthée, elle conduit sa maison avec beaucoup d'ordre, elle songe elle-même à l'éducation de ses enfants et elle sert les dieux avec une exactitude admirable. En effet, je ne pense pas que les premières Vestales qui furent établies à Rome fussent plus soigneuses de garder le feu sacré qu'Amalthée l'est d'observer toutes les choses que sa religion demande d'elle. Si vous voulez savoir après cela quels sont ses amusements, elle aime à lire, elle a les mains adroites à toutes sortes d'ouvrages, elle dessine, elle peint des vases pour orner son cabinet, elle fait des mélanges de fleurs pour en composer des parfums, et elle se divertit même à faire d'innocentes tromperies à ses amis pour les surprendre agréablement et pour les obliger. Cependant, quoique cette personne aime souvent mieux la solitude que la compagnie, elle n'a point d'austérité pour ses amies. Sa conversation est infiniment agréable et la libéralité qu'elle fait à tant de malheureux, ne l'empêche pas de donner à la bienséance de sa condition ce que l'usage a établi. Ainsi on voit dans sa maison tout ce que la magnificence conduite par la vertu peut faire voir de plus superbe, et le palais d'Anaxandre qui est sur le port de Syracuse est une des plus magnifiques choses du mode. Amalthée y a un appartement si agréable, que rien ne le peut être davantage car outre qu'il y a diverses pièces de plain-pied et qu'il y a des cabinets solitaires aussi bien que des cabinets magnifiques, il y a un balcon d'où l'on voit le port, tous les vaisseaux qui y sont, et la plus belle partie de la ville. Mais après tout, Anaxandre et Amalthée ont une maison à vingt mille de Syracuse qui efface, pour ainsi dire, la beauté de celle-là, et qui est la chose du monde la plus charmante et la plus singulière. À parler raisonnablement, on ne peut presque dire si cette maison est dans une vallée, dans une plaine, ou sur une colline car elle a des rivières, de grands et magnifiques fossés pleins d'eau vive, des canaux, des prairies, des bois, et une grande étendue de vue. Ainsi d'un côté elle paraît être dans une plaine, de l'autre elle semble être sur une montagne, et cependant, dans la vérité, elle est presque au milieu d'une belle et agréable vallée, arrosée par une grande et une petite rivière, qui font le plus bel effet du monde. Je ne veux pourtant pas vous faire une ample description de cette maison, car je n'aurais jamais fini si je voulais vous parler des dehors de ce palais enchanté. Si je voulais, dis-je, vous représenter les grandes allées qui conduisent jusqu'à la grande rivière, si je voulais vous dire exactement la longueur et la largeur des avenues, la grandeur et la beauté des vergers, la fraîcheur et l'ombrage du bois qui est dans l'enceinte des murailles, la magnificence de l'avant-cour qui a huit angles égaux et deux magnifiques portes, et la beauté des trois superbes faces du bâtiment que l'on voit en entrant dans la seconde cour. Je ne m'arrêterai pas plus à vous dépeindre le vestibule, ni l'escalier, ni même à vous particulariser le grand nombre de beaux et grands appartements qu'on y voit, et qui sont si bien entretenus

et si ingénieusement dégagés, qu'ils sont aussi commodes que beaux. Je ne vous parlerai pas non plus de la grandeur des salles en particulier, de la magnificence de la galerie, de la beauté des balcons, et de mille autres choses dignes d'être remarquées et qui font voir la politesse, la magnificence, et l'esprit de ceux qui en sont les maîtres. Je vous dirai seulement que cette maison qui comme je l'ai déjà dit est dans une vallée, est pourtant sur une petite éminence, à l'égard de tout ce qui lui est en aspect du côté du jardin, où l'on va par un pont qui traverse ses grands et magnifiques fossés dont je vous ai déjà parlé. De sorte que quand on est au balcon du milieu de ce superbe bâtiment, on voit au-dessous de soi ces larges fossés dont l'eau est admirable, une terrasse gazonnée au-delà, d'où l'on descend dans un parterre d'une grandeur incroyable, qui est bordé de deux grands canaux en équerre et en terrasse au-delà desquels aussi bien qu'au-delà du parterre, passe une petite rivière qui après avoir serpenté dans des prairies bordées de saules, semble devenir un autre canal pour passer devant ce parterre et devant ces canaux, car elle est toute droite en ce lieu-là. Et ce qu'il y a de rare, c'est qu'aussitôt qu'elle a passé cet endroit, elle redevient rivière, s'il faut ainsi parler, c'est à dire inégale en son cours, jusqu'à ce qu'elle se jette dans le grand fleuve qui passe à la gauche et qui fait presque une île de cette vallée. Si bien que comme il n'y a point de muraille qui ferme le parterre de ce côté-là, et que la rivière en fait toute la clôture, on voit tout d'une vue les fossés, les terrasses, les canaux, des cascades au-delà du parterre, qui se précipitent sur du gazon et par-dessus tout cela, la petite rivière, des prairies à perte de vue, des tertres, des cabanes, des hameaux, des villages et des montagnes en éloignement qui s'élevant imperceptiblement les unes sur les autres semblent être confondus avec le ciel, tant les objets sont peu distincts à cause qu'ils sont éloignés. Comme la piété d'Amalthée et de son illustre mari paraît en toutes les choses qu'ils font, ils ont voulu avoir un petit temple dans leur maison, qui en est la plus belle et la plus admirable partie. En effet, c'est un chef-d'œuvre d'architecture. La dépense en a sans doute été grande, mais l'ouvrage en est si merveilleux qu'on ne saurait dire qu'elle ait été excessive. Il est vrai qu'un intérêt d'honneur a, en partie, rendu ce petit temple aussi parfait qu'il est car l'excellent architecte qui l'a fait, en avait fait le modèle sur celui d'Ephèse, avec intention d'être employé à rebâtir ce magnifique temple de Vénus qui est à Erice. Mais le feu Prince d'Erice lui ayant préféré un autre architecte, et Anaxandre l'ayant employé, il mit son honneur à faire en petit ce qu'il avait eu dessein de faire en grand. De sorte que ce petit temple est la plus merveilleuse chose que j'aie vue durant mes voyages. Tout petit qu'il est, tous les ornements de la belle architecture y sont, et ils y sont sans confusion et avec ordre. Mais pour en revenir à Amalthée, j'ai encore à vous dire qu'elle donne chez elle à ses amies, la plus douce liberté du monde, car il ne s'en faut guère qu'on ne croie être chez soi, tant on s'y trouve libre. Il est vrai que les personnes à qui elle accorde cette liberté sont des personnes choisies, qui ont toutes de l'esprit et de la vertu et qui ne sont pas d'un mérite ordinaire. Amalthée a même une nièce auprès d'elle, qui toute jeune qu'elle est, sert à rendre ce beau désert plus charmant car elle a la fraîcheur de l'aurore sur le teint, l'innocence des grâces dans la physionomie, et je ne sais quoi de Diane dans les yeux, et ce qui sied tout à fait bien avec de la jeunesse et de la beauté. Elle a de l'esprit, de la discrétion, de la bonté. Amalthée a aussi souvent chez elle des amis qui sont très dignes de cette glorieuse qualité, et dont je vous parlerai peut-être quelque jour, mais comme ce n'est pas parmi eux que nous devons chercher la maîtresse de Themiste, je ne m'y arrêterai pas présentement et je vous demanderai seulement, en passant, ce qu'il vous semble d'Amalthée.

— Elle me paraît si aimable, reprit Plotine, que j'irais volontiers à Syracuse exprès pour la voir,

— En mon particulier, dit Valerie, je ne puis m'empêcher de porter envie à celles qui ont le bonheur d'être de ses amies,

— Et pour moi, ajouta Herminius, je trouve qu'il n'y a point de prince au monde qui ne dut envier le bonheur d'Anaxandre, si ce n'était qu'il en est très digne, car il n'y a assurément rien de si doux que d'avoir une femme comme celle-là.

— Si vous la connaissiez par vous-même, reprit Themiste, vous en seriez encore plus charmé que vous ne l'êtes. Cependant, ajouta-t-il, c'est à Amilcar à vous dépeindre les autres dames de notre Cour, car je meurs d'envie qu'on vous ait dépeint la personne que j'aime.

— Mais si je l'allais oublier, répliqua Amilcar, vous seriez bien attrapé !

— Je vous en défie, reprit Themiste, car je ne crois pas possible de l'avoir vue une fois sans s'en souvenir éternellement.

— Comme il est arrivé en quelques rencontres, reprit Amilcar, qu'on a aimé des reines, il ne serait pas impossible que vous eussiez aimé la femme du Prince de Syracuse, quoique vous ayez été son favori, car l'amour, quand il s'y met, est un petit dieu bizarre qui se moque de la morale, de la politique et de la prudence et qui fait aimer malgré la raison et malgré ses propres intérêts. C'est pourquoi à tout hasard, je dirai à Plotine et à Valerie, que Demarate est une beauté fière, qui a pourtant de la douceur, de l'éclat, du dédain dans les yeux. Elle a les cheveux noirs, le teint un peu brun, les lèvres incarnates, les dents blanches, la gorge belle, les mains bien faites et la taille fort noble. Pour de l'esprit elle en a infiniment, mais elle l'a un peu inégal et un peu altier. Elle a l'âme passionnée, elle veut fortement tout ce qu'elle veut, et elle sait mieux dissimuler ses sentiments que qui que ce soit, car quand elle l'entreprend, on dirait qu'elle aime ceux qu'elle hait et qu'elle hait ceux qu'elle aime, mais malgré cela elle est fort propre à donner de l'amour. Je ne pense pourtant pas qu'elle en ait donné à Themiste, et je croirais plutôt qu'une certaine fille que je connais à Syracuse et qui s'appelle Belise pourrait lui avoir touché l'esprit, car elle a tous les charmes qui sont propres à engager des cœurs. En effet, elle est d'une naissance fort illustre, quoique sa maison ait été maltraitée par la fortune et par les changements que les guerres apportent dans les familles les plus nobles. Elle est blonde, blanche et très bien faite, et quoique tous les traits de son visage ne soient pas tous d'une beauté extraordinaire, ils sont pourtant tous agréables, et de l'assemblage de tous ces traits il en résulte un certain air inexplicable qui a plus de charmes que les plus grandes beautés n'en ont. Elle a mille petites façons que la nature lui a enseignées dès le berceau qui lui sied admirablement bien, et qui font qu'il y a de l'esprit en toute sa personne. En effet, il y en a dans ses yeux et en toutes ses actions. Il y a même un air galant à tout ce qu'elle fait et à tout ce qu'elle dit, et faisant un agréable mélange de toutes les jolies façons de la galanterie et de la vertu mêlées ensemble, il se forme de cela un agrément qu'on ne saurait exprimer. Soit qu'elle parle ou qu'elle écoute, elle plaît toujours infiniment, et il y a quelque chose de si délicat à ce qu'elle pense et à ce qu'elle dit et elle entend si finement ce que les autres disent, qu'elle charme tous ceux qui l'approchent. De sorte que quoiqu'elle dise contre l'amour, elle est toujours environnée de mille amours qui enchaînent des esclaves à l'entour d'elle. Elle fait pourtant comme si elle n'en voulait point et qu'elle voulût rompre leurs chaînes, car elle fait une profession particulière d'aimer

scrupuleusement sa réputation, mais en les voulant rompre, elle les serre. Les uns disent que c'est toujours sans y penser, les autres que quelquefois elle n'est pas trop marrie de faire des misérables, quoiqu'il en soit, il n'est pourtant que trop vrai qu'elle fait des malheureux et jusqu'à cette heure, tout le monde se plaint de sa cruauté. C'est pourtant la plus aimable cruauté du monde car elle n'a rien d'affreux, de sauvage, ni de rude et elle se sert quelquefois aussi bien d'un simple souris dédaigneux, à faire un misérable, qu'une autre ferait de menaces, de rudesses, et d'injures. Au reste, ce qui fait désespérer ceux qui l'aiment, c'est qu'elle a d'une certaine amitié pour les amis qui ressemble à de l'amour, principalement pour une qui s'appelle Melisere, et qui a effectivement un si grand mérite, que je n'oserais entreprendre de vous la représenter. Car enfin elle a tout l'esprit du monde dans la tête, s'il est permis de parler ainsi, mais j'entends de cet esprit éclairé qui est capable de tout, de cet esprit délicat qui fait un discernement si juste des choses, et cet esprit enjoué qui serait agréablement malicieux s'il n'était retenu par la raison de cet esprit sage, qui fait qu'on ne dit jamais que ce qu'on veut dire et qu'on ne fait jamais rien que ce qu'on doit faire. Jugez donc ce qu'est une personne qui outre ce que je viens de dire, a une grande naissance, beaucoup de beauté, beaucoup de vertu, et beaucoup de générosité.

— Pour moi, dit Plotine, je la trouve aussi digne d'être maîtresse de Themiste, qu'Amalthée d'être son amie.

— Cette fille est sans doute une personne admirable, reprit Meleagene, mais ce serait une conquête bien difficile à faire, et puis comme Amilcar n'a pas encore dit tout ce qu'il a à dire, il faut le laisser parler.

— Si Themiste pouvait aimer une jolie coquette, reprit Amilcar, j'en sais une à Syracuse qui serait infailliblement sa maîtresse, car elle est toute belle, toute aimable, toute douce, et toute charmante. Elle a un esprit fait exprès pour son inclination, il n'est sans doute pas trop solide car ce n'est pas la coutume des coquettes d'en avoir de cette espèce, mais il brille toujours, il plaît, il est enjoué et flatteur et cette personne qui sème des fleurs partout où elle passe, et qui prend des cœurs partout où elle en trouve, s'en joue si agréablement qu'on la quitte sans la haïr quand on s'ennuie d'avoir si longtemps une espérance inutile en si grande compagnie.

— Vous faites sans doute le portrait d'une jolie coquette, répliqua Plotine, mais pour diversifier un peu les choses, faites-nous la peinture d'un honnête homme de Syracuse, quand ce ne serait que pour voir si je devinerais les rivaux de Themiste comme je prétends deviner sa maîtresse.

— Je le veux bien, dit Amilcar, et je le veux d'autant plutôt que ne pensant pas que vous ne voyiez jamais celui que je m'en vais vous représenter, je ne craindrai pas qu'il soit jamais mon rival.

— Vous êtes bien prévoyant, répliqua Herminius,

— Croyez-moi, reprit Amilcar, on ne le saurait trop être en amour et il faut mieux l'être trop que trop peu en matière de galanterie. Mais pour en revenir à celui dont je veux parler, il faut que vous sachiez qu'il y a un homme de qualité à la Cour de Syracuse qui s'appelle Meriandre, qui est assurément un homme d'un caractère particulier et d'une vertu si extraordinaire que ce serait sans doute lui faire beaucoup de tort si on se contentait de dire simplement de lui qu'il a de la naissance, de l'esprit et de la probité. Car il est certain qu'il a mille qualités agréables qui doivent le faire distinguer et le mettre au-dessus des plus honnêtes gens de la Cour de Syracuse. Meriandre est grand, de belle taille et de bonne mine. Il a les cheveux blonds, les

yeux bleus, doux et pleins d'esprit. Il a le visage un peu long, la physionomie douce et noble, et il a enfin tout l'air et le procédé d'un homme de sa condition. Non seulement il a l'esprit fort éclairé, mais il l'a droit, galant, civil et complaisant. Toutes ses inclinations sont si nobles et si généreuses, qu'on ne peut pas trouver un homme qui ait plus d'honneur que lui, plus de fidélité, plus de sincérité, plus de discrétion et plus de véritable vertu. Au reste, il est né pour tous les beaux-arts et pour toutes les sciences agréables. Il veut pourtant persuader à ses amies, que la Cour et la nature toutes seules l'ont enseigné, quoiqu'il en soit, il sait tout ce que les autres apprennent et le sait comme ceux qui l'ont le mieux appris. En effet, Meriandre se connaît à toutes les choses où il faut de l'esprit, de l'adresse, de la galanterie et de la politesse. Premièrement, il sait ce qu'on appelle la science du monde mieux que nul autre ne la peut savoir, et cette délicate bienséance des choses qui fait toute la politesse de la Cour est tellement de sa connaissance qu'il n'y a point d'homme qui la sache mieux que lui. En effet, si on voulait faire un art qui put enseigner aux hommes le moyen infailible de joindre toujours ensemble la civilité, l'esprit, l'honnête liberté, l'enjouement, l'innocence, les plaisirs, la vertu, et la galanterie, il faudrait que ce fût lui qui l'entreprît, tant il est vrai que Meriandre est bien instruit de tout ce qui peut former une belle Cour. Au reste, il n'est pas comme ces gens de qualité qui aiment les belles choses sans les connaître et sans les savoir-faire. Il se connaît à tout, il écrit en prose d'un tour fort galant et fort naturel, et il fait des vers si jolis et bien tournés qu'on ne les peut assez louer car il pense finement les choses, et son expression est si galante qu'il est aisé de connaître qu'il faut que ce soit un homme du monde qui fait ce qu'il fait. Meriandre est pourtant assez sérieux, il fait même profession d'être sage, quoique ce ne soit pas la vertu de la Cour, mais parmi sa sagesse il y a un enjouement si plein d'esprit, qu'on dirait qu'il n'est fait que pour donner du plaisir à ses amies et pour en prendre. Il sait la musique comme Orphée la savait, la nature lui a pourtant refusé une belle voix mais il fait de si beaux chants et de si galantes chansons, qu'on peut dire qu'il a dans la tête tout ce que l'harmonie a de doux et de passionné, et tout ce que la poésie galante a de délicat. Il danse admirablement bien, il dessine même tout à fait juste, il connaît la peinture et l'architecture et il a fait le dessein d'un bâtiment qui a toutes les beautés des autres et à qui les autres ne ressemblent pas. Entre autres choses, il y a imaginé un certain lieu fait en dôme, qu'il a fait faire exprès pour les dames, où le Soleil ne donne point, et qui n'étant éclairé que par de faux jours qui lui viennent des appartements qui l'environnent, a une lumière douce, propre aux belles, et à une conversation particulière. Et il est d'autant plus agréable pour l'été, qu'il est extrêmement frais, ayant même plusieurs enfonçures où la fraîcheur et l'ombre favorisent ceux qui veulent rêver agréablement. Enfin, Meriandre est admirable en tout, car il aime les jardins et les entend comme s'il n'aimait que la solitude, et quand il est à Syracuse, on dirait qu'il ne pourrait pas vivre un jour à la campagne sans s'y ennuyer. Il voit tout ce qu'il y a de poli, de spirituel, de beau et de galant. Il sait toutes les nouvelles grandes et petites, il a pour amies toutes les belles de la Cour, il a pour amis tous les honnêtes gens qui le connaissent, il est de toutes les parties de divertissement, il est même ami particulier de ces femmes qui par leur vertu se privent du bruit du monde, il en voit d'autres qui n'aiment que le tumulte et sans avoir la lâcheté de se déguiser pour personne, il s'accommode pourtant avec des gens qui ne se ressemblent point du tout. Au reste, Meriandre aime fort à dire véritablement ce qu'il pense à ses véritables amies. Après tout, il ne fut jamais un homme plus ennemi de la médisance, ni plus discret, ni plus civil, ni plus doux, ni plus officieux pour toutes les personnes qui ont du mérite, ni

plus incapable du dessein de fâcher qui que ce soit et par conséquent il n'est pas aisé de trouver un homme plus accompli.

— Tout de bon, dit Valerie, ce Meriandre là serait un dangereux rival !

— Il me paraît sans doute un fort honnête homme, ajouta Plotine, mais en galanterie un peu de malice fait grand bien et je crois qu'il y a, pour le moins, autant de fourbes heureux en amour, que de ces véritables gens d'honneur.

— J'en connais un à Syracuse qui serait donc bien propre à être heureux, répliqua Amilcar, car il trompe également ceux qu'il aime et ceux qu'il n'aime pas. Il se moque de toutes celles qu'il loue, il loue toutes celles qu'il méprise, il met la vérité au rang des défauts, il croit qu'on ne peut avoir de l'esprit sans mentir. Quand il ne fait point de conte il en invente, il attribue ceux qu'il sait à des gens qui n'y pensent pas, il n'a pour véritables amis que ceux dont il a affaire, il nuit à tout ce qui ne lui peut nuire et ne sert que ceux qui le peuvent servir. Avec tout cela, c'est un homme qui chante bien, qui danse, qui raille, qui s'empresse, et qui malgré qu'on en ait, se met au rang de vos amis.

— De l'humeur dont je suis, reprit Valerie, il ne serait jamais mon ami.

— Je vous assure, reprit Plotine, que du moins je ne serais point trop marrie qu'il fût mon voisin, car ces gens-là sont quelquefois plus divertissants que de plus honnêtes gens qu'eux, mais enfin, retournons à la maîtresse de Themiste.

— Pour moi je trouve qu'elle est bien longtemps à venir, dit Valerie,

— Et je crains même que Themiste n'ait mal choisi, ajouta Herminius, si ce n'est pas une de celles dont Amilcar a fait la peinture. Cependant je n'en doute presque point, car je n'ai point vu dans les yeux de Themiste une certaine émotion qu'on a quand on entend le nom de sa maîtresse.

— Regardez donc bien les yeux de Themiste, dit Amilcar à Plotine, car je m'en vais vous faire la peinture de la mère des amours, en vous faisant celle de la Princesse d'Himere, sœur du Prince de Syracuse. En effet, il est certain que Lindamire est une personne propre à conquérir de ces cœurs difficiles qui se défendent et qui, quand ils sont pris, le sont la moitié plus que d'autres.»

À ces mots Plotine, Valerie, Herminius et Amilcar regardant Themiste, virent qu'il changeait de couleur et qu'il avait dans les yeux cette agréable émotion dont Amilcar avait parlé. Si bien que Plotine faisant un grand cri : «Ha ! Themiste ! lui dit-elle, vous aimez la Princesse Lindamire !

— Quoiqu'il en soit, dit Themiste en se remettant un peu, je ne dois point avouer qui j'aime, qu'Amilcar n'ait dit tout ce qu'il doit dire, car je ne veux pas que les louanges qu'il donnera à la personne qui m'a assujetti, puissent être soupçonnées de flatterie.

— Pour moi je vous déclare, dit Amilcar, que je suis las de peindre et que je ne ferai plus que le portrait de Lindamire.

— Quand vous l'aurez fait, reprit Herminius, je crois que Themiste ne vous en demandera plus d'autre.

— Je m'en vais donc le faire avec un soin extrême, répondit Amilcar, je proteste pourtant que ce ne sera point un portrait flatté.

— Il ne serait pas trop aisé de flatter Lindamire, reprit Themiste, et si vous étiez un peintre moins admirable que vous n'êtes, il serait bien plus dangereux que vous ne lui dérobiaisiez quelque chose,

— Quoiqu'il en soit, dit Amilcar, voici je portrait de la Princesse d'Himere. Sachez donc que Lindamire est une princesse qui a tant de beauté et tant de charmes, que la déesse qu'on adore dans le fameux temple d'Erice n'a jamais été plus aimable qu'elle. Car enfin, les amours et les grâces sont toujours à l'entour d'elle et les dieux ont mis en cette admirable femme tant de choses propres à la faire adorer, que si l'on voulait guérir quelqu'un de l'insensibilité, il ne faudrait que la lui faire voir un moment pour le rendre sensible pour tout le reste de sa vie.

— Vous parlez de Lindamire avec tant d'empoiement, reprit Plotine, que je crois que vous en êtes un peu amoureux,

— Grâce à vos attraits et à mon humeur, reprit Amilcar, je ne le suis plus, mais je l'ai été. Cependant je puis vous assurer sans préoccupation qu'il n'y a pas au monde une personne plus propre à se faire aimer jusqu'à en perdre la raison.

— Dites-nous donc promptement, je vous en conjure, comment elle est faite, répliqua Plotine, afin que je voie s'il n'y a pas une femme parmi nous qui puisse vous plaire par quelque légère ressemblance avec celle-là.

— Je ne répons pas à ce que vous dites, répliqua Amilcar, car vous savez bien qui me plaît, mais pour bien connaître Lindamire, imaginez-vous donc de voir une personne dont la taille est admirable et dont le premier abord attire en un moment tous les yeux et tous les cœurs, tant elle paraît aimable, car devant même qu'on ait eu loisir d'examiner tout ce que je vous dirai ensuite, on voit tout à la fois tant de charmes différents, que l'admiration précède la connaissance. Il est vrai que la raison l'autorise bientôt parce que plus on voit la Princesse de Syracuse plus on la trouve charmante. En effet, outre la taille qu'elle a très belle et très noble, elle a les cheveux d'un blond cendré le plus beau que je vis jamais. Ils ont même une beauté si particulière qu'à parler juste on ne peut positivement dire qu'ils sont ni blonds, ni châtains, ni cendrés, mais on peut hardiment assurer qu'il n'y en eût jamais de si beaux. Lindamire a le visage presque rond, mais d'un tour si agréable, qu'on ne peut l'avoir davantage. Elle a le teint beau, la bouche bien taillée, les sourcils un peu gros et un peu bruns, les joues belles, les dents blanches et le sourire le plus spirituel du monde. Pour les yeux, elle les a noirs et elle y a des attraits inévitables, et l'on peut assurer sans flatterie, que personne n'a jamais eu des regards, ni des yeux plus propres à faire des conquêtes. Car enfin, on y voit de la douceur, de l'esprit, de la bonté, de la finesse, de la modestie, de l'enjouement, de la langueur, et ce qu'il y a encore d'avantageux à la Princesse d'Himere, c'est qu'elle a la plus belle, la plus fine, et la plus heureuse physionomie du monde. Au reste, elle a un si grand air de jeunesse, qu'on voit paraître sur son visage une certaine fleur d'innocence qui redouble tous ses charmes, mais ce qui augmente encore la beauté de Lindamire, c'est qu'elle a quelquefois une aimable négligence qui lui sied si bien, que rien ne lui peut résister. Car ce qu'il y a de remarquable, c'est que quoi qu'elle fasse elle a toujours bonne grâce et toujours l'air galant, et que l'action la plus négligée qu'elle puisse faire, sert à la faire paraître plus belle. En effet, si elle penche un peu la tête, elle le fait d'une façon à donner envie de la peindre ainsi. Si elle la tourne vers vous, vous vous sentez tout disposé à lui en rendre grâces quoiqu'elle ne vous regarde pas, et si elle rêve, elle a je ne sais quoi dans l'air du visage, qui fait qu'on ne peut s'empêcher de souhaiter

ardemment d'être l'objet de sa rêverie. Lorsqu'elle parle elle vous ravit car outre que tout ce qu'elle dit est plein d'esprit et a un tour fort galant, c'est qu'elle a un son dans la voix qui émeut le cœur dès qu'il a frappé l'oreille. Elle a de la douceur, de la tendresse, et je ne sais quelle aimable nonchalance que je ne puis exprimer, qui me donne plus de plaisir à l'entendre parler seulement, que ne m'en donnent celles qui chantent le mieux. Pour la gorge, Lindamire l'a fort bien faite, et toute sa personne est enfin si galante et si aimable, qu'on ne se peut défendre de l'aimer. Cependant, on ne dirait pas qu'elle sache qu'elle est belle, tant elle se soucie peu de chercher tous les ornements étrangers qui ont accoutumé d'être la passion des personnes de son âge. Sa propreté pour l'ordinaire est sans grand ajustement, et sa seule beauté la pare. Les seules grâces de sa personne la mettent pourtant au-dessus de celles qui ont le plus de soin d'être magnifiques. Ce n'est pas que quand elle veut être parée sa parure ne lui convienne admirablement et qu'elle ne sache fort bien l'art de s'habiller galamment, mais pour l'ordinaire elle se fie à ses propres charmes et ne demande rien à l'art. Pour l'esprit, ce n'est pas assez de dire qu'elle en a infiniment, car on ne voit plus autre chose que des femmes qui ont bien de l'esprit, mais c'est qu'elle a dans l'humeur, dans l'âme et dans sa conversation, les mêmes charmes qu'elle a sur le visage. Au reste, Lindamire est propre à toutes sortes de personnes parce qu'elle a de l'enjouement, de la mélancolie, de la douceur, de la civilité, de l'innocente malice, de la sincérité, de la générosité, de la vertu, de la timidité, de la modestie, de la galanterie et de la complaisance pour quiconque est assez heureux pour la servir, ou pour lui plaire, et même pour quiconque est assez hardi pour l'importuner. Car par un principe de bonté et d'équité, quand elle pense qu'on a fait quelque chose pour l'obliger, il ne lui est pas possible d'avoir de la rudesse pour ceux même qui l'incommodent, et elle aime mieux endurer des personnes qui ne lui plaisent pas que de se mettre en état de se déplaire à elle-même, en se reprochant d'avoir fait une incivilité à quelqu'un. Ce n'est pas qu'elle ne fasse un discernement fort juste des gens qu'elle voit, mais c'est qu'elle cache soigneusement l'ennui que lui donnent les personnes qui ne lui plaisent pas. Il est pourtant aisé à ceux qui la connaissent bien de connaître quand ses civilités sont tout à fait sincères, ou ne le sont point, car elle a certains tons dans la voix qui affaiblissent ou redoublent le sens obligeant de ses paroles, selon les personnes à qui elle parle. Elle sait même l'art d'écrire des lettres qui satisfont plus celles qui les reçoivent, qu'elles ne devraient en être satisfaites, si elles pénétraient bien dans le véritable sentiment de celle qui les écrit. Pour de l'amitié, elle se vante d'en avoir de la plus tendre, du moins en a-t-elle de la plus agréable et de la plus commode. J'aurais encore cent remarques à faire au portrait de Lindamire, si ce n'était que comme je l'ai déjà dit, je suis las de peindre et qu'il est temps que vous devinez qui est la maîtresse de Themiste.

— Pour moi, dit Plotine, je crois que nous devons nous en tenir à ce que les yeux de Themiste nous en ont dit quand on a commencé de parler de Lindamire.

— Je suis du même sentiment, ajouta Valérie.

— En mon particulier, dit Herminius, je n'en doute point et de l'heure que je parle, je vois sur le visage de Themiste que vous avez raison.

— Je l'avoue, répliqua-t-il, mais avouez aussi que je n'ai pas tort d'aimer une princesse si aimable.

— Comment n'avouerais-je pas ce que vous voulez, répliqua Amilcar, puisque je soutiens qu'il ne faut blâmer l'amour de personne car enfin, on n'aime pas pour les

autres, on aime pour soi et le choix d'une maîtresse doit être aussi libre que le choix des couleurs. De sorte que comme personne ne trouve étrange qu'on préfère le bleu au vert, et le blanc à l'incarnat, on ne doit pas non plus trouver étrange, que les uns aiment la beauté, les autres l'esprit, quelques-uns la belle humeur, et d'autres la grande condition, puisqu'enfin chacun aime ce qui lui plaît.

— Présentement, dit Plotine, rien ne me peut plaire que le récit de l'histoire de Themiste.

— Vous ne l'aurez pourtant pas d'aujourd'hui, répliqua-t-il, car je ne puis me résoudre à m'en aller, ni à écouter mes aventures, ni à les dire.

— Ce sera donc pour demain, reprit Valerie,

— Oui, si Meleagene en tombe d'accord, répliqua Themiste, car sans lui vous ne saurez rien de ce qui me regarde.

— S'il ne tient qu'à moi, répondit Meleagene, la curiosité de ces dames sera infailliblement satisfaite. Je suis pourtant bien marri qu'une si belle histoire passe par ma bouche, mais enfin, je serai historien fidèle et si l'on m'accuse de manquer d'art on ne m'accusera pas de mensonge.»

Après cela, cette petite compagnie se sépara en se promettant de se rejoindre le lendemain, mais comme Valerie aimait fort Clélie et qu'elle savait qu'elle avait besoin de divertissement, elle la mit de cette partie et dit qu'il fallait qu'elle tint la place de Themiste qui n'y serait point. Et en effet, Valerie ayant ajusté la chose, Clélie, Plotine, Herminius, Amilcar et Meleagene, se rendirent le jour suivant dans sa chambre, sans que Themiste y fût, où, dès que les premiers compliments furent faits et que chacun eut pris sa place, Meleagene commença son récit en parlant à Clélie, parce que Valerie et Plotine le voulurent ainsi.

Table des Matières

Troisième Partie - Livre Second.....	7
Histoire de Themiste et de la Princesse Lindamire	9
Troisième Partie - Livre Troisième	143
Histoire d'Artelise, de Melicrate, de Lisydas, de Caliante et d'Alcimedede.....	154



Madeleine de Scudéry
(1607 - 1701)

Pendant que les aventures d'Herminius et de Valerie occupaient la mémoire de tant d'agréables personnes et que Clélie, en les comparant aux siennes, portait envie au bonheur de Valerie qui semblait alors avoir droit d'espérer d'être bien plus aisément heureuse qu'elle et qui avait toujours la consolation de voir celui dont elle était aimée lui donner mille nouvelles marques d'amour, Titus et Tiberius pensaient à la résolution qu'ils devaient prendre. Après y avoir bien pensé, l'honneur et la nature l'emportant sur l'amour, ils furent le soir au lieu de l'assignation qu'Aquilius leur avait donnée, avec un dessein formé de n'être point de la conjuration. D'autre part, Aquilius et ses amis avaient agi si heureusement pour Tarquin, qu'ils avaient attiré dans son parti une partie des jeunes gens de qualité. Si bien qu'ils furent le plus tôt qu'ils purent au lieu où ils étaient attendus.

